

UNE ÉGLISE



OUELLE église ? N'importe, celle d'un village, si vous voulez, la plus pauvre, la plus chétive, j'y consens, et si dépouillée qu'elle soit, nous y trouverons encore matière à de sérieuses observations. L'église n'emprunte pas sa grandeur des ornements dont elle est parée; sa véritable grandeur vient de la foi; elle est belle, elle est grande parce qu'elle est le lien entre le ciel et la terre, le tabernacle de Dieu avec les hommes, le seul monument où l'on ne s'occupe pas des intérêts terrestres, ni des procès, ni des affaires, ni des plaisirs; elle est grande parce qu'elle est née de l'idée la plus pure et la plus sublime. — Dieu et son amour, — et la plus indigente église possède une beauté intérieure que les yeux mondains ne découvrent pas.

Entrons. — Nous passons par le cimetière du village, qui vous rappellera les beaux vers de Gray : « Ici reposent peut-être un Newton ignoré, ou d'illustres inconnus dont le talent eût fait parler la lyre... Ainsi repose la perle au fond des vastes mers, ainsi se perdent aux champs les roses passagères. » Voici le portail : on y distingue des vestiges d'antiques sculptures; n'est-ce pas le jugement dernier ? D'un côté les brebis fidèles, et là la gauche, à senestre, comme disaient nos aïeux (de là vient sinistre), on voit les réprouvés qui vont au feu éternel : c'est une ancienne coutume de graver au fronton des églises ce sévère enseignement, afin de préparer le cœur des chrétiens aux pensées religieuses. On le revoit sur presque tous les monuments qui datent du moyen âge.

A l'entrée de l'église, on trouve le bénitier. Il est bien simple celui-ci, une petite coupe de pierre qui ne rappelle ni de loin ni de près ces magnifiques bénitiers de Saint-Pierre du Vatican, soutenus par des anges; mais, comme eux, la coupe contient l'eau sanctifiée. Jadis, aux premiers siècles de l'Eglise, le bénitier était remplacé par une fontaine placée au milieu du parvis qui précédait le saint lieu, et ceux qui y entraient se lavaient, dans cette eau bénite, les mains et le visage. Par quelles admirables prières l'Eglise ne préside-t-elle pas à la bénédiction de l'eau ! quelle ode sublime chantée par le diacre, lorsque le samedi saint, plongeant dans l'eau le cierge pascal qui représente Jésus-Christ, il s'écrie : « Je te bénis, créature d'eau, par le Dieu vivant et véritable, par le Dieu saint qui, dès le commencement du

monde, te sépara d'avec la terre par une seule parole, dont l'esprit était porté sur toi... » Si les anciens nous avaient légué le souvenir d'une semblable cérémonie, peintres et statuaires se seraient exercés à la reproduire, poètes à la chanter, classiques à l'expliquer.... La plus pauvre église de village en est témoin chaque année, et presque personne ne prend garde à ce poème en action, qui célèbre la nature en des termes si éloquents et proclame si haut la reconnaissance pour celui en qui est tout le bien.

Avançons. Nous voici aux fonts baptismaux; c'est là, selon l'expression de l'Apôtre, que le chrétien devient prêtre et roi. L'antique Jourdain où le lépreux Naaman descendit et se purifia, la source de Siloë qui guérissait les malades, en étaient l'emblème sous la loi mosaïque, et le souvenir de ce sacrement qui fait de l'homme l'héritier du ciel, était si cher à saint Louis, qu'il aimait à signer ses lettres *Louis de Poissy*, en mémoire du lieu où il avait reçu le baptême. On a retrouvé dans les catacombes d'antiques baptistères où furent sacrés pour le ciel des légions de martyrs; l'humble cuve de pierre que nous avons sous les yeux est aussi honorable que les urnes de porphyre des basiliques constantiniennes, entourées d'agneaux d'or et de cerfs d'argent; que la vasque de marbre où descendit Clovis; que les vases de vermeil qui servaient au baptême des enfants de France; comme eux elle redit les paroles du Sauveur : Tout homme doit renaitre de l'eau et de l'esprit.

Une vieille statue de bois semble garder les saints fonts; elle est bien peu réussie, peut-être, mais n'en riez pas, elle représente le plus grand des enfants des hommes, celui dont la main versa l'eau du Jourdain sur la tête du Christ, celui qui désigna au peuple l'Agneau de Dieu, celui qui fut à la fois prophète, apôtre, solitaire, vierge, martyr, en un mot le précurseur, saint Jean-Baptiste.

La nef est pavée de tombeaux : les chrétiens jadis aimaient à dormir à l'ombre des autels, et là, sous ces pierres usées par les pieds des passants, reposent les anciens seigneurs du village, les laborieux les plus considérés, et parmi le troupeau fidèle, les pasteurs. On reconnaît la dalle des curés au calice, et parmi les inscriptions presque effacées, on distingue les mots : *noble homme, religieuse personne..... en son vivant.....* Qu'il est loin ce temps où ils vivaient, ceux qui reposent là, et que ces pierres sont éloquentes dans leur silence !

Autour de la nef sont suspendus les quatorze tableaux du Chemin de la Croix. Pauvres peintures,

mais grands souvenirs ! La sainte Vierge et les saintes femmes ont les premières parcouru cette voie douloureuse ; elles ont creusé sous leurs genoux le chemin par où l'Europe entière autrefois a passé. Ces stations, à la suite de l'héroïque victime, les apôtres les ont faites, sainte Hélène les a faites, Héraclius les a faites, Godefroi de Bouillon et ses chevaliers les ont faites, Richard Cœur de Lion a pleuré de ne pouvoir les faire, et de nos jours encore, des pèlerins traversent la mer pour aller se prosterner aux lieux où souffrit Jésus, et des religieuses françaises, les filles de Notre-Dame-de-Sion, ont tout quitté pour aller s'enfermer au sein de quelques ruines — les ruines du palais de Pilate ! — Le Chemin de la Croix se rattache donc à ce qu'il y a de plus ancien et de plus vénérable dans la religion, et de plus magnanime dans les souvenirs de l'histoire.

Vous passez devant le confessionnal, il n'est guère beau ; il ne rappelle pas ces chefs-d'œuvre de sculpture que l'on voit en Belgique, et où les statues de tous les illustres pénitents, depuis David jusqu'à saint Augustin, semblent garder les avenues du saint tribunal, mais il n'en est pas moins l'héritier très direct de ces sièges de tuf trouvés dans les catacombes, où le prêtre, souvent confesseur de la foi, absolvait le fidèle qui se disposait au martyre. *Perpétuité!* voilà ce qui était écrit sur tous les ornements et les meubles de nos églises ! Que de réflexions encore à la vue de ce confessionnal, où tant de plaies ont été guéries, tant de larmes essuyées, tant de ténèbres dissipées, où les roseaux à demi briés se sont relevés, où les flambeaux à demi éteints se sont rallumés et ont jeté une vive lumière !

Et la chaire ! fille de la tribune d'où saint Paul parlait aux Athéniens du Dieu inconnu, du siège incrusté d'ivoire d'où saint Pierre instruisait les premiers fidèles de Rome, de ces chaires qu'illustrèrent, à Byzance, Grégoire de Naziance, à Alexandrie, le grand Athanase, à Hippone, saint Augustin, à Milan, saint Ambroise, à Poitiers, saint Hilaire, à Toulouse, saint Dominique ; par toute la France, saint Vincent-Ferrier, à Paris, saint François de Sales, saint Vincent de Paul, Fénelon, Bossuet ; elle répète, elle aussi, les accents apostoliques, et le pasteur du village, ou quelque Bridaine inconnu, missionnaire qui passe comme un messager du ciel, savent trouver des accents qui ont le chemin des cœurs. Rien de plus simple que la tribune rustique, elle n'est ornée ni de marbre, ni de sculptures ; mais rien de plus grand que l'enseignement héréditaire qu'elle fait découler sur la foule attentive.

Le crucifix est suspendu en face de la chaire, grossier instrument de l'ignominieux supplice. Aux premiers temps du christianisme, la prudence n'avait pas permis d'exposer aux yeux des païens nouvellement convertis cette croix si longtemps vouée à l'opprobre, *objet de scandale pour les gentils*, dit l'apôtre, et les artistes des catacombes la voilaient sous des rocs et des pierres précieuses ; ce ne fut que plus tard qu'on osa représenter le gibet dans sa nudité historique, et portant, attachée par quatre clous, la divine victime. Les crucifix de l'école byzantine nous représentent le Christ souffrant et sévère ; c'est un Juge qui meurt pour les coupables, mais qui saura redemander son sang à ceux qui n'auront pas profité de cette rançon céleste. Un crucifix de la cathé-

drale d'Amiens nous le retrace ainsi. Les artistes modernes n'ont exprimé sur le front du Sauveur mourant que l'ineffable miséricorde empreinte dans les sept paroles qui furent son testament suprême.

Avançons vers le sanctuaire. La table de communion en ferme l'entrée. L'autel est dédié comme beaucoup d'autels des Gaules à saint Martin, le soldat de Pannonie, l'évêque de Tours, le fondateur de Marmoutier ; c'est ce que nous annonce un médiocre tableau représentant le néophyte à cheval, coupant en deux son manteau de légionnaire, et en donnant une moitié à un pauvre. Jésus-Christ lui apparaîtra dans la nuit, et montrera aux anges ce flambeau en disant : « C'est Martin, catéchumène, qui m'a vêtu ainsi ! » O puissance merveilleuse de l'aumône, clef du cœur de Dieu ! Mais examinons l'autel. L'autel est le symbole de toutes les religions, parce que le sacrifice en est l'essence ; on le trouve chez tous les peuples. Abel, Noé, les patriarches sacrifiaient sur un autel de gazon ; dans le temple de Salomon, deux autels s'élevaient, l'un d'airain sur lequel on brûlait les victimes, et où l'on offrait le sacrifice du matin et celui du soir, et l'autre d'or pur, sur lequel on brûlait les parfums. C'est près de ce dernier que se trouvait Zacharie lorsque l'ange du Seigneur lui annonça la naissance de Jean-Baptiste. Dans les temples païens, l'or, le granit, le porphyre, servaient à la construction des autels, qui avaient la forme d'un piédestal. Les Gaulois avaient des pierres carrées percées d'un trou, et qu'on connaît encore sous le nom de *dolmen* ou de *menhir*. C'est là qu'ils immolaient des victimes humaines. Chez les chrétiens, l'autel est une table carrée de marbre, de bois, de pierre ou de métal, à hauteur d'appui, élevée sur plusieurs marches, et placée autant que possible de manière à ce que le prêtre ait la face tournée vers l'Orient. A l'endroit où le prêtre consacre, est une pierre marquée de quatre croix, et renfermant des reliques. L'usage des reliques des martyrs sous l'autel est aussi ancien que l'Eglise elle-même, et il prit sa source dans ces paroles de l'Apocalypse : *Après que l'Agneau eut ouvert le cinquième sceau, je vis sous l'autel les âmes de ceux qui ont été mis à mort à cause de la parole de Dieu, et ils criaient à haute voix : Quand donc, quand, Seigneur, ferez-vous justice et vengerez-vous notre sang sur ceux qui habitent la terre ?* Dans l'Eglise catholique, tout autel est un tombeau, mais un tombeau glorifié. Saint Ambroise s'écrie, en parlant des saints Gervais et Protas : « Que ces victimes triomphales viennent se placer dans l'endroit où le Christ est une hostie : sur l'autel est le Christ qui est mort pour tous ; sous l'autel reposent ceux qui ont été sauvés par sa passion. » Cet usage est invariable, et il est de règle dans l'Eglise. Sur l'autel se trouvent les chandeliers, souvenir des lampes et des chandeliers d'or du temple de Jérusalem ; souvenir plus touchant encore de l'Eglise naissante, qui célébrait les saints mystères dans les ténèbres des catacombes. Les cierges symbolisent aussi Jésus-Christ, la lumière du monde. La croix domine l'autel, et au-dessous de la croix s'ouvre le tabernacle. Les Hébreux appelaient tabernacle la grande tente qui, dans le désert, leur servait de sanctuaire ; plus tard, le tabernacle, où se trouvait l'Arche d'alliance, était placé au fond le plus reculé du temple. C'était le

Saint des saints. Dans les premiers siècles de l'Eglise, le tabernacle avait souvent la forme d'une tour; quelquefois on renfermait les hosties consacrées dans une colombe d'ivoire, suspendue sous un dais; cet usage était particulièrement en vigueur dans l'ordre de Cîteaux. Aujourd'hui, les tabernacles ont presque toujours la forme d'un petit temple. En Espagne, pays de foi, ils sont beaucoup plus riches en dedans qu'en dehors; l'extérieur est d'argent ou de jaspe, l'intérieur est d'or pur, enrichi de pierres précieuses: coutume aussi rationnelle que pieuse. Parmi les vases sacrés, nommons le calice, consacré par l'évêque, et qui sert uniquement au sacrifice de la messe, et le ciboire, où l'on garde la sainte Eucharistie. Les calices des catacombes étaient de bois, de cuivre, de verre, de corne, quelques-uns garnis d'anses; plus tard, on y employa les métaux les plus précieux, mais dans les temps de persécution, on voit reparaître les vases indigents de l'Eglise primitive. Nous nous souvenons d'avoir vu un calice qui avait servi dans les plus mauvais jours de la Révolution, et qui était formé d'un gobelet de cuivre argenté, vissé sur un pied de chandelier. Le ciboire, également, a été composé des matières les plus communes, mais aujourd'hui, on n'y peut employer que l'or et l'argent. L'encensoir est un vase d'origine très-antique; les Hébreux s'en servaient, les premiers chrétiens en ont également adopté l'usage, et tout en est poétique, la forme et la destination. Il est l'emblème de la prière, comme le feu est l'emblème de l'amour, et il est le symbole des âmes qui ne s'ouvrent que du côté du ciel.

A côté de l'autel on voit encore le cierge pascal. Autre usage de la plus haute antiquité. Primitivement, c'était une colonne de cire sur laquelle le patriarche d'Alexandrie, ville célèbre par ses astronomes, écrivait l'époque de Pâques et les fêtes mobiles de l'année. Bientôt on fit de ce bâton de cire un cierge qui servait à éclairer la nuit de Pâques, que les fidèles passaient tout entière dans l'église, et on le regarda comme l'emblème de Jésus ressuscité. Le pape Z-zime approuva cet usage, et on le bénit dans toute l'Eglise le samedi saint, aux accents de l'hymne sublime, de l'*Exultet* :

« Que les anges du ciel, que la milice d'en haut, » se réjouissent et tressaillent d'allégresse, et que le » son des trompettes annonce nos sacrifices de » joie!...

» Et vous, notre Mère, Eglise sainte! réjouissez- » vous aussi; vous voilà rayonnante de la lumière » du flambeau divin, du flambeau qui éclaire le » monde! »

Une autre clarté brille perpétuellement devant l'autel, c'est celle de la lampe qui annonce la présence du Très-Saint-Sacrement. Beaucoup d'églises de villages sont bien pauvres pour fournir à l'entretien de cette humble lumière; il s'est formé à Paris une œuvre qui donne la lampe, élégante et simple, et contribue à l'alimenter.

Au milieu du chœur s'élève le lutrin; celui-ci est ancien, et représente l'aigle mystique, l'emblème de l'évangéliste saint Jean, qui semble porter le chant sacré sur ses ailes. Cette forme, très-antique, vient de ce que les pupitres étaient jadis uniquement destinés à porter le livre des Évangiles.

Deux autres autels s'élèvent au fond des nefs bas-

ses. Le premier est consacré à la sainte Vierge; une antique statue le décore, elle est faite d'un bois noirci par les ans, et revêtue d'une robe, d'un voile et d'un manteau d'étoffes gothiques, et sous ses pieds elle porte une inscription : *Notre-Dame-de-Bon-Secours*. Tout en ce lieu inspire la plus douce confiance : le regard suave de la Vierge mère, les *ex-voto* suspendus aux murs, les fleurs dont l'autel est paré, tout redit qu'on a beaucoup prié au pied de cet autel, et qu'on y a souvent été exaucé.

L'autre autel est dédié à un saint solitaire qui vécut dans les bois voisins du village. Qui était-il? on n'en sait rien, mais l'Eglise, mère fidèle, a gardé la mémoire de sa pénitence et de ses bonnes œuvres, et les reliques de cet homme qui a vécu, sur la terre, de la vie des anges, reposent dans la chaise qui est près de l'autel. Le souvenir de cet inconnu, que Dieu a tiré de la poussière, qu'il a fait asseoir parmi les princes de son peuple, dont il a confié le nom à celle qui n'oublie pas, à l'Eglise, ce souvenir n'est-il pas touchant?

Nous retournons sur nos pas; nous saluons la croix qui précède les processions et les funérailles, les bannières dont l'usage est si ancien, et qui rappellent par leur forme les pennons de la chevalerie, et nous regardons le modeste buffet d'orgue dont les sons, aux jours solennels, animent et soutiennent les chants sacrés. On sait que le premier instrument de ce genre fut envoyé par Constantin Copronyme à Pépin le Bref, et placé à Compiègne dans l'église de sainte Corneille; plusieurs croient cependant que les orgues remontent à une époque plus reculée. Mais une autre harmonie se fait entendre : c'est celle de la cloche qui sonne l'*Angelus*; ce fut l'aimable et saint évêque Paulin de Nôle qui adopta l'usage des cloches pour son église. Avant que de les consacrer à convoquer les fidèles, le prêtre les bénit et leur donne un nom saint, afin que le peuple les écoute avec plus de docilité. « Voix à l'orient, voix à l'occident, voix du » midi et du septentrion, voix des peuples et voix » de Dieu, voix de la vie et voix de la mort, voix du » danger et du secours, voix de la prière et de » l'action de grâces, dites-nous auquel de nos » sentiments la cloche ne s'adresse, auquel de » nos devoirs publics ou privés elle ne se s'associe, » quels actes importants de notre existence elle ne » consacre, quelle fibre de notre cœur elle ne fait » vibrer, soit qu'elle anime l'air de ses gais carillons, » soit qu'elle attriste de ses glas funèbres, soit » qu'elle donne le signal d'alarme par ses tintements » lugubres, soit que, déployant ses ailes, elle porte » jusqu'aux nues l'annonce de nos fêtes, par ses » brillantes volées (1). »

La cloche tinte encore, et semble, selon le mot du Dante, *pleurer le jour qui se meurt*. Adieu, maison de la prière, adieu, église sainte, dont chaque pierre est une langue éloquente qui nous parle à la fois des jours anciens et des jours du ciel, adieu, demeure du vrai Dieu, je répéterai avec David : *Que vos tabernacles sont aimables, ô Seigneur! un jour passé dans votre maison vaut mieux que mille passés sous les tentes des pêcheurs!*

Mme BOURDON.

(1) Mandement de Mgr Giraud, archevêque de Cambrai.

BIBLIOGRAPHIE.

DEUX TRAGÉDIES

ŒDIPÉ A COLONE

Par M. RICHAUD.

POLIXÈNE

Par M. LUDOVIC DE VAUZELLES.



On fait encore des tragédies ! Il est encore des gens assez épris de la belle et pure antiquité, assez dégagés des questions d'argent qui préoccupent notre siècle, assez amis des nobles loisirs et des nobles études pour consacrer leur temps et leur intelligence à des travaux qui, certes, ne rapporteront nul profit matériel, et ne leur laisseront d'autre plaisir que celui d'avoir vécu quelque temps avec Sophocle et Euripide. Vous me direz peut-être : Quel plaisir y trouvent-ils ? Eh ! mon Dieu ! le plaisir qu'y trouvait Racine, qui passait sa vie avec les trois tragiques d'Athènes, et qui, entendant un jour discuter le génie de Sophocle, saisit un *Œdipe-Roi*, et le traduisit sur-le-champ, tout haut, avec une telle magnificence d'expression, que les auditeurs ne purent qu'applaudir et pleurer ; le plaisir qu'y prenait la duchesse du Maine et la spirituelle société qu'elle rassemblait autour d'elle, lorsque son secrétaire, Malézieux, lui traduisait de longs morceaux d'Euripide. Quel plaisir ? Celui de vivre avec des génies inspirés et naïfs, au milieu des types les plus beaux que l'imagination des hommes ait enfantés : Antigone, Iphigénie, Alceste, Hippolyte, Prométhée, et de boire à ces sources vives de la poésie où tous les peuples sont venus se désaltérer !

Excusez-moi, monsieur, je ne sais pas le grec, direz-vous peut-être avec l'aimable Henriette des *Femmes Savantes*, mais il n'est pas nécessaire de savoir le grec pour s'intéresser à cet art si pur et si chaste qui, sur les murs du Parthénon, comme dans les créations d'Euripide, n'a rien qui ne puisse plaire à l'imagination d'une femme. De grandes infortunes, de pieux sentiments, et surtout l'amour filial, sont les principaux éléments de ces tragédies qui ont fait

Erratum. — Dans le numéro de Juillet nous avons indiqué 1 fr. 50 pour le prix de la *Pierre de Touche*, de M^{lle} Ulliac, c'est 3 fr. 50 que coûte ce livre.

pleurer et palpiter le peuple le plus intelligent de la terre, et quand le génie est l'interprète de la vertu, son pouvoir est si grand, que de nos jours encore, les *Perses* d'Eschyle, représentés par les élèves du petit séminaire d'Orléans, ont captivé le public, et qu'à travers trente siècles, des Français se sont intéressés à la liberté de l'Attique. Du reste, la ville d'Orléans, qui aurait fourni elle-même à l'imagination patriotique des poètes grecs un si touchant épisode, professe un goût particulier pour les nobles conceptions de l'antiquité. *Polixène*, la seconde des deux tragédies dont nous allons parler, est l'œuvre d'un magistrat orléanais, et l'on dit que cette pièce a été jouée par des hommes et des femmes du meilleur monde, et interprétée (style de théâtre) d'une manière parfaite. A une époque où règne la rage de la comédie de salon, citons les goûts distingués de la société orléanaise, qui a préféré les vers à la prose, la tragédie au vaudeville, et les héros d'Homère au répertoire du théâtre d'Offenbach.

Le sujet d'*Œdipe à Colone* a été souvent porté sur la scène. Il en est peu de plus dramatiques. Le roi de Thèbes, aveugle, pauvre, banni, chassé de son royaume par des fils ingrats, poursuivi par les fureurs de la fatalité qui l'accable depuis sa naissance, vient, appuyé sur Antigone, demander l'hospitalité à Thésée. Le chœur qui, dans les tragédies antiques, représente le peuple, interroge Œdipe, et au récit de ses crimes involontaires, témoigne tour à tour l'horreur et la pitié.

Antigone supplie, Antigone touche les âmes, et Thésée promet au vieillard aveugle sa protection puissante. Peu d'événements, aucune intrigue : les tragiques grecs ne connaissaient pas l'art de surprendre, ils se bornaient à émouvoir, et on ne trouve dans la pièce de Sophocle qu'un développement de scènes qui laissent voir l'infortune irrémédiable d'Œdipe, la vertu d'Antigone et la générosité de Thésée. M. Richaud, fidèle interprète de l'auteur grec, n'a rien ajouté, mais son vers nerveux et facile rend la pensée de Sophocle avec une vérité irréprochable. La mort d'Œdipe termine la pièce, et la pieuse Antigone exhale sa douleur dans des plaintes que le chœur interrompt :

ANTIGONE.

On regrette donc l'infortune !

Quand j'avais mon vieux père à mon bras suspendu,
J'oubliais de mes maux la pensée importune,
Et tout bonheur pour moi ne semblait pas perdu.

Mon seul ami, mon tendre père,
La terre en vain sur toi répand sa sombre nuit,
Franchissant du tombeau l'inflexible barrière,
Pour ne plus te quitter ta fille encor te suit.

LE CHŒUR.
C'en est fait.
ANTIGONE.
L'ombre est satisfaite.
LE CHŒUR.

Comment ?
ANTIGONE.
Sa volonté s'est faite !
C'est ici qu'il voulait mourir.
Il dort sous cet antique ombrage,
Et ses filles ont en partage
Des pleurs que rien ne peut tarir.
Loin du pays où je suis née,
Pauvre orpheline abandonnée,
Quelle voix répond à ma voix ?
Et si je quitte cette terre,
N'est-ce point, hélas ! ô mon père !
Te perdre une seconde fois !

ISMÈNE.
Hélas ! nous n'avons plus de père !
Dans l'abandon et la misère
Que deviendrons-nous, ô ma sœur ?

LE CHŒUR.
Eh bien ! ses douleurs sont passées ;
Que vos larmes soient effacées ;
Nul n'est à l'abri du malheur.

Le chœur est la voix de la réalité raisonneuse qui répond froidement aux cris du désespoir.

Nous félicitons M. Richaud de ce travail qui rend accessible aux jeunes filles même la connaissance d'une des plus belles pièces du théâtre grec, et disons-le en passant, aucune littérature ne leur convient autant que celles des trois grands tragiques de l'antiquité, car nulle part, dans les lettres profanes, elles ne trouveront d'aussi beaux modèles des vertus naturelles de la femme. Le christianisme offre des types mille fois plus parfaits et plus épurés, mais la lyre des poètes ne les a pas chantés ; nos vierges martyres, nos saintes reines, nos Clotilde, nos Geneviève, nos Jeanne d'Arc, attendent encore un chantre inspiré ; et en voyant le charme dont les anciens ont revêtu les filles, les épouses, les mères de leur épopée, on se souvient du mot de Joubert : *Dieu n'ayant pas donné la vérité aux Grecs, leur avait départi la poésie.*

Le sujet de *Polixène* est moins connu peut-être que celui d'*Oedipe*. Elle était fille de Priam et d'Hécube, la plus jeune et la plus belle, et le lendemain de la ruine de Troie, assise sur les ruines du palais de son père, elle attend avec sa mère et ses sœurs, la prophétesse Cassandre et Andromaque, que le vainqueur fasse un choix parmi elles et les emmène dans des contrées lointaines où ces filles, ces veuves de rois seront esclaves. Le sort donne Hécube à Ulysse, Andromaque au fils d'Achille, Cassandre à Agamemnon ; Polixène seule demeure, mais bientôt on apprend que les Grecs comptent l'immoler sur la tombe d'Achille, dernier holocauste semblable à celui d'Iphigénie par qui s'ouvrit cette guerre de dix années.

C'est là toute la pièce : les terreurs d'Hécube, ses prières maternelles versées aux genoux des chefs des Grecs, la fierté virginale de Polixène qui aime mieux mourir sous les murs de Troie qu'être emmenée captive, et les sinistres prophéties de Cassandre, ont les morceaux les plus remarquables de la

tragédie de M. de Vauzelles. La prêtresse d'Apollon a appris le sort de sa sœur, elle voit celui qui lui est réservé à elle-même, et pleine d'une fureur prophétique, elle s'écrie :

Ce corps inanimé, ma mère, c'est mon corps !
Nul n'a daigné le rendre aux paternels rivages ;
Et la prêtresse d'Apollon
Sur les bords des torrents, dans quelque affreux vallon,
Servira de pâture aux animaux sauvages.
Adieu donc, couronnes du dieu
Que j'ai servi dès mon enfance,
Et vous, gages sacrés de sa munificence,
Voiles prophétiques, adieu !
Aux vents qui soufflent vers la Grèce,
Je livre vos derniers lambeaux.....
Que l'on me conduise aux vaisseaux !
Quand le dieu se retire, il n'est plus de prêtresse.
Mais non, je suis prêtresse encor pour un instant.
Écoutez ce qu'un dieu me dévoile en partant.
Séchez, Troyens, séchez vos larmes.
Vous avez péri par les armes,
Par les armes un jour vous serez rétablis.
De l'invincible Hector Andromaque eut un fils :
Il vit. Que parle-t-on ici de funérailles ?
Un autre Astyanax fut jeté des murailles.
Un navire frété par son oncle Héléus,
L'emporte déjà vers les Gaules.
Les Gaulois, l'élevant sur leurs fortes épaules,
Vont le proclamer roi sous le nom de Francus (1).
Salut, peuple nouveau, race aimable et guerrière,
Capable de mâles vertus,
Redoutable au superbe, indulgente aux vaincus !
Quel feu brille sous ta paupière !
Car les dieux t'ont marquée au front,
Et tu deviendras la première
De celles qui nous survivront !
Heureuse, si jamais les discordes civiles
Ne rougissent de sang le pavé de tes villes !
Salut, c'est nous encor : les noms seuls sont changés.
Poursuis, poursuis le cours de tes destins prospères,
Vis et meurs comme ont fait nos frères,
Et les Troyens seront vengés. »

On a beaucoup applaudi à cette ingénieuse et brillante prophétie. Le rôle de Cassandre est rempli de poésie, celui de Polixène est touchant de candeur et de fierté. Quand sa mère l'engage à supplier Ulysse de lui laisser la vie, elle refuse et répond :

Libre, en fille de roi, comme Hector en soldat,
Je subirai le sort que ton cœur me souhaite,
Et l'on ne verra pas manier la navette,
Faire le pain d'un Grec, balayer sa maison,
Celle qui de son sang peut payer sa rançon ?

La douleur d'Hécube ne s'exprime pas avec moins d'éloquence que le courage de sa fille :

Combien d'heureux instants, ma fille, je t'ai dus !
Quels soins tu m'as coûtés, mais quels tu m'as rendus !
Ce que je me suis dit tant de fois à moi-même,
Je puis bien te le dire en ce moment suprême,

(1) Une tradition ancienne, adoptée par Ronsard dans sa *Franciade*, veut qu'un faux Astyanax ait été précipité des remparts de Troie par les Grecs, et que le véritable, soustrait à la mort, soit allé, sous le nom de Francus, s'établir dans les Gaules, pour y devenir le père de la race française. Notre origine remonterait aux Troyens, comme celle des anciens peuples du Latium.

Sans rien sacrifier de mon autorité,
De mes devoirs de mère et de ma dignité !
Si j'imposai parfois silence à ma tendresse,
Si je te refusai parfois une caresse,
Si je fus trop sévère, enfin, pardonne-moi !
Je préparais ta vie et je t'aimais pour toi !
Je ne te formais pas pour être comme Hélène ;
Non, je te voulais forte et t'éleva's en reine.
Aussi, dans Iliou, le peuple, à ton aspect,
Par des frémissements exprimait son respect :
Tes compagnes, tes sœurs te prenaient pour modèle,
Et l'épouse d'Hector, quand tu marchais près d'elle,
Par son nom glorieux, par sa noble pudeur,
Peut-être obtenait moins que toi par ta candeur.
Hélas ! si j'avais su !... de plus de fleurs sans doute,
J'aurais paré ton front, j'aurais semé ta route,
Mais qui pouvait prévoir ?... Hélas ! si j'avais su ! »

La dernière scène est d'une beauté pathétique.
Polixène, vêtue de blanc et couronnée de fleurs,
marche vers le tombeau d'Achille où les Grecs l'at-
tentent pour la sacrifier; ses sœurs l'accompagnent,
et en voyant Cassandre, elle lui dit :

En revoyant Priam, ma sœur, que lui dirai-je ?

CASSANDRE.

Tu lui diras que Némésis
Parfois lente à punir les crimes,
A son ombre indignée, aux mânes de ses fils,
Réserve d'illustres victimes.
Tu lui diras qu'Ajâx, à la côte jeté,
Par Neptune bientôt sera précipité
De la roche de Capharée ;
Que le fils de Laërte expira sur les mers,
Par dix ans de travaux, ou plutôt de revers,
La haine invétérée
Dont il a pour suivi ceux qui nous furent chers !
Tu lui diras qu'Égisthe attend le fils d'Atrée !
Tu lui diras enfin que le glaive odieux
Dont Pyrrhus, sans pitié, l'a frappé sous nos yeux,
Et qui va te ravir la lumière céleste
Passera dans la main d'Oreste
Pour apprendre aux méchants qu'il est encor des dieux.

Cassandre a exhalé sa vision vengeresse, Polixène
est frappée sur l'autel en disant aux meurtriers :

.... Ne l'oubliez pas : je suis fille de roi,
Et nul ne doit ici porter la main sur moi.

AGAMEMNON.

Iphigénie, hélas ! fit la même prière !

PYRRHUS.

Guerriers, écarter-vous !

POLIXÈNE.

Adieu, douce lumière !

Vous voyez, mesdemoiselles, d'après les courts
extraits de deux belles œuvres, qu'il n'est rien de
moins *rococo* que ces tragédies, puisqu'elles expri-
ment tous les sentiments du cœur humain, éternel-
lement jeune, et dont l'étude ne lasse jamais (1).

HISTOIRE D'UN BERGER

Par M. EUGÈNE DE MARGERIE (2).

M. de Margerie a consacré au peuple une plume
délicate et fine qui a souvent réussi dans des inspi-
rations d'un ordre plus brillant, mais non plus
élevé; il a préféré s'adresser à ceux qui ont un plus
grand besoin d'enseignements utiles et de paroles
qui aillent à leur cœur, et on ne peut que louer ce
noble désintéressement où la fierté de l'homme de
lettres a cédé le pas au zèle du chrétien.

L'*Histoire d'un Berger*, étrange, émouvante, amu-
sante, est faite pour captiver des esprits que rien
n'a encore blasés. On suit avec intérêt les aven-
tures de ce père des Pyrénées, qui devient roi chez
les sauvages et qui, après avoir joui d'une autorité
sans limites, redevient humble berger, toujours le
même dans des situations les plus diverses, toujours
chrétien soumis à la volonté divine. Fais ce que
dois, adviennne que pourra, est la devise de ce père
vraiment roi par sa grandeur d'âme. Ce charmant
volume convient à tous, mais il est destiné surtout
au peuple, et il peut faire un grand bien, si on le
donne en récompense dans les patronages et dans
les écoles.

M. B.

(1) *Oedipe à Colone* et *Polixène*, chez Hachette, bou-
levard Saint-Germain.

(2) Chez Ambroise Bray, 66, rue des Saints-Pères, un
joli volume. Prix : 60 centimes.

LES DISTRACTIONS DE MA COUSINE



Ma cousine a une imagination qui se
promène à l'aventure ; elle oublie
les trois quarts du temps où elle est
et ce qui se passe autour d'elle. Elle
est la première à rire d'elle-même,
quand sa pensée errante s'arrête sur
tout ce qu'elle a dit et fait en sa vie.

Sa mère avait grand'peur de la voir rester fille ;
peu de gens s'accrochent d'une femme dont l'es-
prit court les champs. Elle ne manqua pas de pré-
tendants pourtant, car elle était riche, et l'argent est
le roi de ce monde !

Ma cousine habitait une villa aux environs de
Rouen ; elle s'appelait Laure de Champany ; sans être

jolie, elle était gracieuse. Elle avait ce je ne sais quoi qui remplace la beauté ; c'était une mignonne petite personne, alerte et éveillée, toujours souriante et ne se tourmentant nullement des bévues qu'elle commettait chaque jour.

A dix-huit ans, elle fut recherchée par le marquis de Bray ; ce mariage eût comblé les vœux de madame de Champany ; on organisa chez des amis communs une entrevue solennelle. Que de recommandations la mère fit à sa fille !

« Tâche de penser à ce que tu feras et surtout à ce que tu diras. »

Laure fut placée à table près du marquis ; ils causèrent ensemble ; M. de Bray était charmé du gentil et gai babil de mademoiselle de Champany, il la questionnait sur ses goûts, elle répondait avec franchise et abandon ; il finit par lui demander quel était le genre d'existence qui lui paraissait le plus désirable. Il voulait ainsi savoir si elle aimerait la vie de famille et ses joies calmes, ou le monde, ses plaisirs et ses dangers. En ce moment l'esprit de Laure flottait sur les nuages.

« La position la plus heureuse, dit-elle résolument en arrêtant ses grands yeux noirs sur le marquis, celle que j'envierais le plus, c'est celle d'une veuve ! »

Madame de Champany eut froid des pieds à la tête, les convives furent atterrés.

« Mademoiselle, reprit M. de Bray, c'est une position que peu de gens seront désireux de vous procurer. »

Et le jour même il retourna chez lui.

Quelque temps après, un parent de Laure, qui habitait Paris, imagina d'expédier à Rouen un beau jeune homme qui cherchait à se marier. M. de Gardaine voulut voir une première fois mademoiselle de Champany avant d'être présenté chez sa mère. On lui dit que ces dames venaient tous les dimanches entendre la grand'messe à la cathédrale ; il se fit indiquer leur banc et prit place à quelque distance en arrière.

M. de Gardaine était artiste et chrétien ; il admira d'abord cette magnifique cathédrale, chef-d'œuvre des temps passés qu'aucun édifice moderne ne pourra jamais égaler. En franchissant le portail gothique, en posant le pied sur les dalles rongées par le temps, en élevant les regards vers la voûte immense, il semble qu'on remonte aux premières années du christianisme. On croit voir à l'ombre de cet autel, la belle reine Brunchaut épousant son neveu Mérovée ; l'évêque Prétextat tombant assassiné sur les marches saintes ; Rollon devenant chrétien, le vainqueur courbant la tête sur les fonts baptismaux ; Guillaume le Conquérant invoquant le Dieu des armées ; Jean sans Terre, prononçant, au fond de son âme, la sentence de mort d'Arthur ; Jeanne d'Arc murmurant sa dernière prière, ses adieux à son roi et à sa mère ! On se sent absorbé d'abord par ces souvenirs historiques, mais bientôt le cœur retourne vers Dieu ! Que de générations se sont succédées pour venir l'adorer sous cette voûte antique ! Tout a changé ; les nations et les siècles ont passé, la Divinité seule est restée là, et s'offre encore à nous sur cet autel comme elle s'y offrait à nos pères, il y a plus de mille ans !

M. de Gardaine rêvait donc dans le silence du recueillement, quand la gentille Laure apparut à ses

regards. Elle prit place près de sa mère, et ouvrit son livre à l'envers ; elle s'assit à l'Evangile et resta debout pendant l'élévation ; elle se balança ensuite sur son prie-Dieu, qui glissa, et Laure faillit tomber sur le pavé.

Madame de Champany passait tout le temps de l'office à rappeler sa fille à elle-même. Laure était pieuse pourtant : à l'église, elle pensait à Dieu, mais au lieu d'arrêter son esprit au culte qui lui est dû sur la terre, elle le laissait voyager dans le ciel.

Au moment où mademoiselle de Champany quitta sa place, elle ouvrit son parapluie et descendit toute la nef avec ce parapluie étendu au-dessus de sa tête. Sa mère, qui inarchait devant elle, ne s'en apercevait pas, et chacun riait sur son passage.

« Elle est folle et mal élevée ! » pensa M. de Gardaine qui s'en fut prendre un billet au chemin de fer au lieu de se diriger vers la villa Champany.

Une année ou deux se passèrent ; Laure était demandée en mariage par des gens qui désiraient faire une bonne spéculation en l'épousant, mais ceux qui eussent été pour elle des partis convenables, cherchaient ailleurs. Laure était semblable à une barque sans pilote, et ses continuelles distractions qui amusaient les indifférents, effrayaient fort les hommes raisonnables et les mères de famille.

Pourtant un nouveau débarqué à Rouen, un élégant Parisien, M. de Saubreuil, remarqua Laure dans un bal, prit des informations, et sourit de dédain quand on lui parla de l'espèce d'infirmité de mademoiselle de Champany.

« Faut-il être provincial, dit-il, pour s'arrêter à de pareilles choses. Ces bizarres étourderies seront un charme de plus chez une jolie femme ! »

Et il rêva aux moyens de se faire admettre dans l'intimité de madame de Champany, pour faire la conquête de l'héritière qui lui plaisait tant.

M. de Saubreuil avait l'habitude qu'ont certains jeunes gens, d'aller grignoter des gâteaux chez les pâtisseries. C'est une manière de passer son temps quand on est déçu ; c'est une friandise qui peut faire concurrence à cette friandise suprême qui consiste à se régaler de la fumée d'un cigare. M. de Saubreuil était donc, un jour, occupé à savourer des petits-fours, quand la voiture de madame de Champany s'arrêta devant le magasin du confiseur. Il reprit bien vite *plum-puddings*, *madeleines* et *marquises*, pour avoir le droit de rester là et de contempler l'objet de ses rêves dorés.

Laure entra, toute sautillante ; elle enfoua ses jolies dents blanches dans un gâteau noir : le chocolat est toujours préféré à ses rivaux ; puis elle prit des éclairs, et pendant ce temps madame de Champany faisait une commande au pâtissier.

Laure ne connaissait pas même de nom M. de Saubreuil, elle vit bien un monsieur, mais n'y fit pas plus d'attention qu'à un meuble.

Elle eut la maladresse de laisser tomber un peu de crème sur ses petits doigts ; les éclairs sont perfides ! C'était très-embarrassant, car son mouchoir était dans sa poche, et pour le prendre il fallait toucher sa robe de soie bleue, et peut-être la tâcher. Elle chercha du regard un essieu-mains et n'en vit pas ; en ce moment M. de Saubreuil lui tournait le dos ; par discrétion il ne voulait pas la regarder constamment. Elle aperçut un bout de mouchoir bien blanc qui sortait

de la poche de M. de Saubrenil ; ceci lui parut un essuie-mains tout naturel, envoyé par la Providence ; elle tira à elle ce mouchoir, s'y essuya les doigts, et le replaça ensuite où elle l'avait pris.

M. de Saubrenil la regarda faire avec une mine fort avenante, et quand elle eut fini, il lui fit un profond salut. Laure revint à elle, et un peu confuse cette fois, lui adressa des excuses.

Madame de Champany crut devoir intervenir aussi ; M. de Saubrenil fut charmant de gaieté et de politesse ; il s'estimait heureux d'avoir pu être utile à mademoiselle de Champany, et il demanda incontinent la permission de se présenter à la villa.

Comment fermer sa porte à un conseiller de préfecture dont on vient de barbouiller le mouchoir avec de la crème au chocolat ? Il fallait la lui ouvrir à deux battants, et c'est ce que fit madame de Champany.

M. de Saubrenil demanda la main de Laure, et Laure, qui ne se souciait pas de l'épouser, dit devant lui à une de ses amies :

« Tu as très-envie de te marier, épouse donc M. de Saubrenil, tu me débarrasseras de lui. »

Le conseiller de préfecture se le tint pour dit.

Laure arriva à l'âge de vingt-cinq ans sans avoir trouvé un mari à sa guise ; effarouchant les uns par ses excentricités, et refusant les autres parce qu'elle était réellement très-difficile.

Ses distractions étaient passées en proverbe à Rouen.

Un jour, une dame qui avait des enfants d'un mérite fort médiocre, les vantait avec enthousiasme. Mademoiselle de Champany lui dit avec son plus doux sourire :

« Le hibou lui-même, madame, trouve ses petits charmants ! »

Une autre fois, madame de Champany avait invité à dîner un colonel d'un âge respectable qui avait un assez joli talent pour la peinture. Laure s'imagina qu'au lieu d'être peintre, il était musicien, et avec son étourderie ordinaire, elle le pria de chanter quelque chose. Le colonel s'excusa, elle insista, et il s'en alla furieux, persuadé qu'elle avait voulu le mystifier.

Pendant un hiver où mademoiselle de Champany allait fort assidûment dans le monde, et, malgré ses distractions, y était très-recherchée, elle attendit un soir son coiffeur pendant deux heures au moins.

Enfin parut une figure inconnue ; c'était un jeune homme roux et frisé qui avait un peigne à la main et qui expliqua à Laure qu'il était aide de camp de son coiffeur ordinaire, M. Prévost, et que le patron était empêché de venir lui-même par suite d'une blessure à la main. Laure lui confia sa chevelure avec une certaine défiance, mais bientôt elle vit qu'elle avait affaire à un homme expérimenté ; elle n'avait qu'une plainte à former contre lui, c'est qu'il était venu trop tard. Elle avait encore besoin de son ministère pour le surlendemain, et elle lui recommanda fort de venir de bonne heure.

Le surlendemain, Laure avait quelques emplettes à faire ; elle se fit conduire à Rouen et descendit de voiture dans la rue de Croisne ; elle était suivie d'un vieux domestique qui l'accompagnait depuis son enfance ; elle avait l'intention de passer chez le coiffeur pour être plus sûre encore de son exactitude, quand

un jeune homme un peu roux et très-bien frisé lui apparut à quelques pas ; elle n'hésita pas à reconnaître le premier ministre de M. Prévost le coiffeur, et allant droit à lui, elle l'arrêta et lui dit :

« J'allais chez vous, monsieur, pour vous recommander de ne pas m'oublier ce soir. »

Le jeune homme s'inclina en la regardant d'un air passablement étonné.

« Vous viendrez à huit heures précises chez moi. »

— Bien volontiers, mademoiselle.

— Je vous prévienne d'ailleurs que si vous n'êtes pas exact, je ne m'adresserai plus à vous une autre fois. »

Le jeune homme s'inclina une seconde fois et répondit :

« Voulez-vous avoir la bonté, mademoiselle, de me donner votre adresse ? »

— Mon adresse ! mais vous la connaissez ; vous êtes venu avant-hier chez ma mère, à la villa Champany, route de Paris. »

Le jeune homme fit un geste d'étonnement et sembla protester mentalement contre cette assertion.

Laure impatientée reprit :

« Enfin, monsieur, pouvez-vous, oui ou non, venir me coiffer ce soir à huit heures ? »

— Sans aucun doute, mademoiselle, j'irai chez vous, et je ferai tous mes efforts pour vous coiffer, puisque vous le désirez.

— Comment tous vos efforts ! que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, mademoiselle, que j'essaierai de vous coiffer, puisque cela semble vous faire plaisir, mais je ne réponds pas de réussir, car je n'ai jamais coiffé personne.

— Vous n'avez jamais coiffé personne ! Vous n'êtes donc pas le premier garçon coiffeur de M. Prévost ?

— Non, mademoiselle, je suis premier clerc chez M. Bertin, notaire.

— Monsieur, je vous demande mille pardons ! s'écria Laure ; excusez-moi, je suis extrêmement distraite.

— C'est moi, mademoiselle, répondit le clerc, qui suis au regret de ne pas savoir coiffer, car j'aurais été heureux de vous rendre ce petit service. »

Laure était si habituée à pareille chose, qu'elle n'en fut nullement troublée et se contenta de penser qu'elle avait rencontré un clerc de notaire fort spirituel.

Madame de Champany se désespérait de voir la jeunesse de Laure s'enfuir à tire-d'aile, comme, hélas ! s'enfient toutes les jeunes gens. L'existence de ces deux femmes isolées, était moins heureuse que si un mari aimable et de joyeux enfants eussent animé la maison.

Vous me direz à cela que les maris ne sont pas tous aimables, et que les enfants sont souvent ennuyeux et tapageurs, mais l'espèce humaine est ainsi faite que chacun désire toujours ce qu'il n'a pas, et madame de Champany faisait des neuvaines pour avoir un gendre et des petits enfants.

Une de ses amies, qui habitait Caen, lui écrivit un jour :

« J'ai ton affaire ! Un brave gentilhomme, riche et bon qui fera le bonheur de Laure et le tien par-dessus le marché. »

Et madame de Bourgneuf, l'amie en question, expédia par la grande vitesse l'objet annoncé.

M. des Étangs s'embarqua sur un bateau à va-

peur qui a nom *la Neustrie*, et qui fait le trajet entre Caen et le Havre, et vice versa. Il eut le mal de mer, car le roulis est très-fort à l'embouchure de la Seine, mais, plein d'ardeur, il ne s'arrêta pas au Havre, et du pont de *la Neustrie*, passa dans un wagon qui se dirigeait sur Rouen.

Madame et mademoiselle de Champany ne l'attendaient qu'à le lendemain.

« Hélas ! pensait la pauvre mère, celui-là fera-t-il feu ? »

Madame de Champany avait envoyé chercher un horloger à Rouen pour réparer la pendule du salon qui était dérangée. Laure était seule ; étendue non-chalamment sur une causeuse, elle avait les yeux fixés sur le balancier immobile. Elle n'aurait pu dire si elle pensait à la pendule ou à son avenir. Un demi-jour éclairait faiblement le salon de la villa Champany.

Le valet de chambre ouvrit la porte, et introduisit un étranger sans l'annoncer.

Laure le regarda à peine et se dit : c'est l'horloger.

« Ma mère est sortie, fit-elle sans se déranger, veuillez, monsieur, examiner cette pendule qui est arrêtée depuis hier soir, et voyez si vous pouvez la faire marcher sans qu'on soit obligé de l'envoyer à Rouen ? »

L'inconnu considéra Laure avec étonnement, et trouva cette manière de faire connaissance au moins étrange, puis il se dit :

« Cette aimable personne me considère déjà comme faisant partie de la maison, elle veut mettre mon adresse et mon obligeance à l'épreuve ; je vais tâcher de me rendre utile et agréable à la fois. »

Il fit à Laure un gracieux salut, déposa son chapeau sur un meuble, ôta ses gants, et s'approchant de la pendule, commença à examiner le mouvement. Tous les hommes, surtout ceux qui habitent la campagne, savent plus ou moins remettre une pendule, quand le mécanisme n'est pas cassé. L'étranger s'aperçut que la pendule n'était pas d'aplomb ; il prit dans son portefeuille une carte, la plia en deux, et rétablit l'équilibre ; il fit marcher la sonnerie, les aiguilles, et remit la pendule à l'heure ; de temps à autre il jetait un regard tendre du côté de Laure, qui ne pensait guère à lui. Enfin il s'écria d'un air triomphant :

« La voilà qui marche ! elle ira bien ! »

— C'est bon, fit Laure, ma mère va rentrer, elle a différentes choses à vous dire, elle veut acheter un réveille-matin pour ses domestiques. »

M. des Étang, car c'était lui, s'assit près de Laure, et fit à part lui cette réflexion qu'il était singulier que mademoiselle de Champany ne l'entreint absolument que des horloges de la maison. La vérité, très-mortifiante pour lui, ne lui apparaissait pas encore.

Mademoiselle de Champany, de son côté, fut extrêmement choquée qu'un horloger eût l'audace de s'asseoir dans le salon de sa mère sans y être invité.

« Monsieur, fit-elle, vous êtes sans doute très-fatigué ? »

— Très-peu, au contraire, mademoiselle, le désir de vous voir m'eût fait traverser un désert.

— Monsieur, reprit Laure, veuillez vous retirer,

si ma mère a des ordres à vous donner, elle enverra ses gens chez vous.

— Mais, mademoiselle, objecta M. des Étang, je ne suis pas venu ici pour repartir cinq minutes après ; j'espérais un meilleur accueil de votre part, je n'ai rien fait qui puisse vous offenser, et vous me permettez d'attendre ici le retour de madame de Champany.

— Eh bien, monsieur, si vous voulez attendre, attendez dans l'antichambre. »

M. des Étang se leva, mais ne voulut pas se retirer sans protester contre cette étrange réception.

« Mademoiselle, dit-il, j'ignore quel est votre but en continuant cette singulière plaisanterie. A mon arrivée chez vous, sans me dire un mot de bienvenue, vous me faites réparer votre pendule, après quoi, vous me mettez à la porte. Pour qui me prenez-vous donc ? »

— Mais, monsieur, je vous prends pour un horloger ! »

M. des Étang retourna à Rouen, et reprit promptement la route de Caen.

Madame de Champany s'arracha les cheveux, et Laure dit philosophiquement qu'elle ne regretterait jamais un mari qu'on pouvait confondre avec un horloger.

Que vous dirai-je ? Laure continua à vieillir, et son caractère prit un peu d'aigreur. Sa mère mourut, de chagrin peut-être ? Qui sait ? Les déceptions sont si douloureuses dans un cœur maternel. Toujours est-il qu'à trente ans, Laure était seule, ne pouvant se décider à rien, et perdant par sa faute toutes les occasions de se créer un avenir.

Un beau jour, pour se distraire, elle imagina de voyager. Elle alla à Paris d'abord, puis elle prit le chemin de fer de Tours ; une de ses tantes habitait cette ville, elle se rendit chez elle. Elle était installée dans un wagon où elle avait la bonne chance d'être seule avec sa femme de chambre, quand, à la station d'Orléans, la portière s'ouvrit et un voyageur se plaça en face d'elle. Il répondait à des amis qui l'avaient accompagné : « Adieu ! au revoir, je ferai vos commissions, etc. ; » ce qu'on dit en se quittant.

Chacun connaît ces scènes de chemins de fer, moins grotesques toutefois que celles des diligences. Au bon vieux temps, on partait, escorté de paniers de provisions, on entendait alors ces recommandations intimes : « Le poulet est au fond du cabas ; prenez garde de casser la bouteille, il y a du sel dans un cornet de papier, etc., etc. » Ceux auxquels la nature n'avait pas donné de fournisseurs de vivres accueillaient avec un sourire moqueur ces attentions qui leur faisaient venir l'eau à la bouche, et quelquefois l'envie au cœur. A présent, aller de Lille à Marseille est une promenade, et les voyageurs sont traités comme des enfants gâtés par l'administration ; ils trouvent, chemin faisant, tout ce qu'ils peuvent désirer.

Le compagnon de route de Laure distribuait des saluts à la portière, et quand le wagon s'ébranla, Laure entendit des voix qui répétaient : « Au revoir, monsieur d'Ermont ; bon voyage, monsieur d'Ermont ! »

Mademoiselle de Champany regarda machinalement M. d'Ermont ; c'était un gros monsieur très-bien mis, qui pouvait compter quarante-cinq prin-

temps; des lunettes d'or ornaient son nez, un diamant étincelait à son petit doigt! Laure se rappela un opéra comique qu'elle avait vu jouer dans son enfance, dans lequel se trouvait ce récitatif :

Trop malheureux d'Ermont
Toujours courant après sa belle.

L'air lui revint à la mémoire, et, les yeux fixés sur son vis-à-vis, elle se mit à chanter ce couplet.

« Madame, lui dit M. d'Ermont, je m'appelle d'Ermont, il est vrai, mais je ne suis pas malheureux, et je ne cours après personne. »

Laure s'excusa, et la conversation s'établit entre elle et M. d'Ermont; elle oublia de descendre à Tours, et ne s'aperçut qu'à Saumur qu'elle avait dépassé le but de son voyage. M. d'Ermont l'engagea à prolonger jusqu'à Nantes; il envoya une dépêche télégraphique pour avoir les bagages de Laure, il prit d'elle tous les soins imaginables, aussi pensa-t-elle :

« Ce doit-être commode d'avoir un mari, ma pauvre mère avait raison. »

De son côté, M. d'Ermont se disait que mademoiselle de Champany était une aimable fille, bien

conservée, et qu'il serait heureux de l'avoir pour femme.

Laure avait une amie à Nantes; elle se fit conduire chez elle. M. d'Ermont connaissait cette amie et son mari; il alla, dès le lendemain, s'informer des nouvelles de sa belle voyageuse, c'est ainsi qu'il appela mademoiselle de Champany.

« Ma chère Laure, dit madame de Bonnefond, sais-tu ce que tu devrais faire? tu devrais épouser M. d'Ermont, c'est un excellent homme, très-riche et très-considéré.

— Je ne demande pas mieux, répondit naïvement Laure, arrange cela, car si je m'en mêle, tout sera perdu! »

A la même heure, M. d'Ermont disait à M. de Bonnefond :

« Mon cher ami, je serai le plus malheureux des hommes si je n'épouse pas ma ravissante voyageuse! Plaidez ma cause. »

La cause était gagnée d'avance, l'avocat eut beau jeu.

Laure est aujourd'hui madame d'Ermont. M. d'Ermont est souvent obligé de courir, non pas après sa belle, comme dans la chanson, mais après l'imagination de sa femme qui continue à voyager dans les espaces imaginaires.

COMTESSE DE MIRABEAU.

DENISE

(Suite.)



eu de jours après, Caroline reçut la lettre suivante qu'elle n'ouvrit pas sans émotion. Le cachet, l'écriture, le caractère extérieur de cette lettre lui rappelaient d'autres temps, alors que son cœur palpitait au pas du facteur et qu'elle recevait avec une joie timide et pleine d'espérance les missives de son fiancé. Que ces jours étaient loin! Que d'ombres avaient passé sur ces premiers rayons! et pourtant, elle n'avait pu oublier, pourtant elle n'avait pu devenir insensible à la destinée de Léon; Denise, placée entre eux, les unissait encore... et plus que jamais, Caroline l'avait comprise en voyant pleurer sa fille sur les inquiétudes de son père.

Elle lut :

« Caen, novembre 18... »

« Votre lettre, Caroline, m'a vivement touché, et je viens vous en exprimer ma sincère reconnaissance. Je n'oserais refuser votre offre si obligeante, et, pour six mois, j'accepte le prêt que vous voulez bien me faire et qui ne courra nul risque entre mes mains. J'ai donné à cet égard des explications et des garanties à votre notaire.

» Je vois que ma chère Denise a été vivement préoccupée d'un nuage de tristesse que je n'ai pu cacher, et qu'expliquent à la fois les sollicitudes du commerce et le chagrin que fait naître chez moi l'infirmité croissante de ma pauvre mère. La vie en avançant, ne devient pas plus riante. Puissiez-vous ne pas avoir à vous en plaindre et puisse notre chère enfant être aussi heureuse qu'elle le mérite! Je répondrai bientôt à son aimable lettre, et je suis, Caroline, avec un sentiment bien reconnaissant,

» Votre dévoué,

» LÉON VILLERS. »

Caroline communiqua cette lettre à sa fille, et sur ce visage candide elle lut un attendrissement que Denise, au reste, ne cherchait pas à déguiser. Son âme, comme une eau transparente, ne cachait rien, ni sentiments, ni pensées; qu'avait-elle à dérober d'auteurs? Aucune des affections, aucun des penchants de son cœur ne demandait le mystère; elle aimait librement, au grand jour; à son aïeule, elle laissait voir combien elle chérissait sa mère, et jamais elle n'avait caché à Caroline l'amour et la sympathie qui l'entraînaient vers son père. Toute sa diplomatie con-

sistait dans la simplicité, et sans le savoir, elle possédait l'habileté de certains politiques qui est de n'en pas avoir.

L'inquiétude que Denise avait emportée de Caen était dissipée, la lettre de son père la rassurait sur le présent et sur l'avenir, et elle se reprit à sa vie accoutumée, pleine de douceur dans sa monotonie. Elle travaillait, elle étudiait avec mademoiselle de la Rochette, elle se promenait encore avec elle, car madame Villers n'aimait pas la marche et redoutait les atteintes du froid, de la pluie et du vent, mais le soir, la mère et la fille ne se séparaient pas. On lisait un peu, on causait beaucoup, et mademoiselle Esther, qui avait dans l'âme un ardent amour des pauvres, travaillait et faisait travailler son élève; toujours il y avait quelque misère nouvelle sur le tapis: il fallait une layette pour un petit enfant, une robe ou une blouse pour l'enfant qui allait entrer à l'école, une chemise pour une malade, des bas pour un vieillard... Caroline fournaissait la matière première, Denise le travail, et l'institutrice le placement, association innocente au profit de la charité! Ces soirées passaient vite; quelquefois les familles amies de madame Villers venaient prendre le thé, et apportaient dans cet intérieur paisible et un peu mélancolique les échos lointains du monde, de ses bruits et de ses fêtes, mais ces voix de sirène qui d'ordinaire enchantent les jeunes filles, ne trouvaient pas le chemin de l'oreille ou du cœur de Denise. Ils étaient ouverts d'un autre côté et toujours tendus pour écouter ces douces voix qui disent: devoir, amour, union, et qui ont besoin du silence intérieur pour se faire comprendre. Il importait peu à Denise que Stéphanie, qui la devançait dans la vie de quelques années, allât au bal et y fût remarquée, que la belle voix de Julia attirât les suffrages des connaisseurs, que l'on spéculât autour de la dot de Louise; elle n'enviait ni le succès des unes, ni les trésors de l'autre, et quand une pensée s'égarait au delà du cercle cheri qui enserrait la table, cette pensée volait à tire-d'aile vers la Normandie, et s'arrêtait, soucieuse, auprès du fauteuil où l'aïeule passait de longues journées, et près du bureau où Léon veillait seul et le front assombri.

A tant d'affections qui remplissaient la vie de Denise, un nouvel attachement était venu se joindre; elle aimait d'amitié pour la première fois, et c'est un sentiment vif que ce premier choix, cette première sympathie, qui va chercher hors du foyer domestique un cœur ami qui lui réponde. Marguerite sa cousine, qu'elle avait toujours préférée à ses autres compagnes, était devenue son amie, son émule, mais non pas sa confidente. Denise n'avait qu'un seul secret, désir mystérieux enseveli dans le fond de son âme, et elle n'en parlait que dans la prière. Parler, même à sa meilleure amie, de ses parents divisés, eût blessé toutes les délicatesses de son cœur.

« Que dites-vous de cette amitié de Denise pour sa cousine? disait mademoiselle de la Rochette à Caroline.

— Ce que j'en dis? mais que je l'approuve de toutes mes forces! j'ai trop souffert, dans ma première jeunesse, de l'isolement où je vivais, pour ne pas désirer que ma fille échappe à ce chagrin, et qu'elle forme aujourd'hui des relations qui la suivront plus tard. C'est une bonne chose que de pouvoir dire: Te

souviens-tu! Mais vous-même, chère amie, que pensez-vous de Marguerite?

— Rien que de bon; elle est pieuse, modeste, et puis, elle a une connaissance de la vie pratique qui manque à Denise.

— Je le crois bien: Marguerite est l'aînée de sept enfants! elle est déjà mère par la prévoyance et la prudence.

— Une seule ombre au tableau, poursuivait mademoiselle Esther: Marguerite est l'aînée des filles, mais elle a un frère, ce grand Philippe! ne croyez-vous pas?... ne craignez-vous pas?... ne serait-il pas possible?...

— Denise n'a pas quinze ans, dit madame Villers, elle est trop enfant pour qu'on puisse songer à elle, mais, dans tous les cas, un jeune homme connu, appartenant à une famille dont elle est chérie et qui la fixerait à jamais auprès de moi, serait-ce donc un si mauvais parti? j'avais pensé à cela, chère amie, mais, tout débattu, les avantages me semblent dépasser les inconvénients. Pourquoi ai-je eu tant de peines? pourquoi me trouve-t-elle dans une situation exceptionnelle? parce que j'étais étrangère et sans amis... ne serait-ce pas folie de refuser à Denise des chances plus favorables?... je dirais volontiers comme une femme célèbre: Je forcerai ma fille à faire un mariage d'inclination.

— En effet, dit mademoiselle Esther, c'est le seul bonheur vrai pour les femmes, et Denise saura le comprendre. Elle a une âme si aimante et si pure! que Dieu lui accorde la grâce d'un heureux choix!

— Nous serons deux pour y veiller, répondit Caroline en serrant la main de son amie.

Denise ne se doutait pas des préoccupations dont elle était l'objet. Elle s'intéressait à tout ce qui intéressait Marguerite, depuis Philippe, le frère aîné, qui avait bien de la peine à passer licencié en droit, jusqu'au petit Claude, qui avait bien de la peine à faire ses dents, mais Claude, le *baby*, l'intéressait au moins autant que le grand Philippe.

Marguerite prenait fort au sérieux son rôle d'aînée; elle avait la gravité, la prévoyance, les soucis d'une véritable mère de famille; le matin, pendant que sa mère souffrante se reposait un peu, elle faisait lever les derniers-nés, elle les habillait, leur faisait faire la prière et les menait déjeuner. Le jour, entre ses leçons, elle secondait sa mère dans les travaux d'aiguille et les soins du ménage; le soir, elle faisait répéter les leçons aux collégiens et la grammaire française aux petites filles, avant que de les faire souper. Si les petits qu'elle conduisait avec une main toute maternelle, la préoccupaient, Philippe, son aîné, était pour elle l'objet d'une espèce de culte; à ses yeux, rien de plus beau, de plus aimable; mais comme tous les êtres trop aimés, il lui causait de vives et parfois de poignantes inquiétudes, car Philippe n'était ni travailleur ni raisonnable.

Denise suivait son amie dans cette existence active, qui l'initiait peu à peu aux nécessités et aux chagrins de la vie. Son cœur attentif souffrait des peines graves ou légères qui affligeaient Marguerite, — la maladie d'un enfant, l'état languissant de sa mère, — la paresse d'une petite sœur, — les étourderies d'un petit frère, et surtout les folies de Philippe. Quand celui-ci s'était absenté le soir, quand il avait mécontenté son père, et que Marguerite le gron-

daît doucement, Denise aussi prenait un air grave, levait le doigt en disant :

« Ah! monsieur Philippe, ce n'est pas bien de faire de la peine à ma bonne Marguerite! un futur notaire! »

Mais elle faisait cette réprimande du même ton et avec la même indifférence qu'elle disait à Claude :

« Sois donc sage, petit! sois sage! ne fais donc pas de bruit! »

Les jours, les semaines, les mois s'écoulaient ainsi, et le temps passait aussi léger que la Camille du poète glissant sur les blés sans y imprimer de traces; de faciles devoirs, de saintes affections, de douces études en partageaient le cours; une seule idée revenait souvent, triste et pesante, dans la mémoire de Denise — celle de son aïeule infirme; et les lettres de Léon, sans appuyer sur ce pénible sujet, laissaient entrevoir que la situation de madame Villers ne s'était pas améliorée. Ce fut avec de fâcheux pressentiments que Denise partit cette année-là pour la Normandie.

X

LA NUIT.

Madame Villers était seule dans sa chambre, couchée au fond de son fauteuil qu'elle ne quittait presque plus depuis que les ténèbres s'étaient de plus en plus épaissies autour d'elle. Elle attendait... hélas! dans l'inaction à laquelle elle était réduite, elle attendait souvent, elle attendait toujours! mais en ce moment l'attente n'était pas sans douceur: Denise allait arriver et la tristesse de dix mois d'absence allait fondre comme la cire devant ce rayon de joie. Une voiture fit retentir la rue, s'arrêta devant la porte de la maison, et, après un court intervalle, un pas léger glissa dans le corridor, la porte s'ouvrit, et madame Villers se sentit pressée et réchauffée entre les bras de son enfant :

« Ma pauvre petite, dit-elle, je ne te vois pas! je ne te verrai plus! »

Denise tourna vers son père qui l'avait suivie un regard plein de larmes et dit timidement :

« Chère bonne maman, tout espoir n'est pas perdu! papa m'a dit... que plus tard... une opération... »

— Je n'en espère rien! répondit madame Villers avec une fermeté un peu amère, on m'a fait tant de promesses! mais je ne veux pas t'affliger, ma fille... te voilà auprès de moi, c'est comme si mes yeux étaient revenus.

— Et j'espère, chère mère, dit Léon, que la présence de notre Denise vous engagera à sortir un peu de cette chambre où vous vous confinez... je vous remets à sa garde.

— Oh! oui, s'écria Denise en baissant la main de son aïeule, nous ne nous quitterons pas. »

Madame Villers la retint doucement, et se tourna du côté de son fils :

« Elle me semble grandie, dit-elle, la trouvez-vous changée? »

— Beaucoup, ma mère; Denise à l'air d'une jeune fille...

— Voyons... »

Et l'aveugle passa légèrement la main sur le visage incliné de sa petite fille.

— Elle vous ressemble toujours, mon fils! dit-elle avec quelque satisfaction. Voilà votre front bien ouvert, vos sourcils droits et longs, vos grands yeux et notre bouche à tous, qui n'est pas en cerisier... allons! je t'ai retrouvée, ma petite chérie, tout va aller mieux.

Tout alla mieux en effet, les habitants de la vieille maison se reprirent vite à la douce habitude d'entendre et de voir Denise. L'habitude ajouta à la félicité un charme paisible et Chateaubriand a dit avec sa raison dédaigneuse : « Si j'avais encore la folie de chercher le bonheur, je le placerais dans l'habitude. » Léon se reprit avec joie aux caresses et à la conversation tendre et gaie de sa fille, Georges à la douce et fraternelle amitié qu'elle lui témoignait, mais madame Villers surtout s'empara d'elle, comme un aigle le ferait d'une colombe qu'il destinerait à égayer son aire. Elle ne voulait pas que Denise la quittât, mais Denise à son tour, lui imposait ses petites volontés : elle la faisait sortir, le matin à l'église, le soir à la promenade. Madame Villers acquiesçait à tout, pourvu que sa main reposât sur le bras de sa fille et qu'elle entendît cette voix limpide qui lui racontait les objets extérieurs et faisait luire une clarté dans sa nuit.

L'appartement même, où, depuis les progrès de sa cécité, elle s'était renfermée comme dans un cachot, subit quelques changements sous l'influence de Denise. Depuis que des yeux perspicaces ne les inspectaient plus, ces deux ou trois chambres, affectionnées par madame Villers, avaient pris un aspect négligé; la poussière, invisible et opiniâtre, s'était amassée sur les meubles; les glaces et les tableaux avaient perdu leur éclat, les livres qu'on ne touchait plus étaient jetés, la tête en bas, sur les planches de l'étagère; la pendule était arrêtée; fidèle et triste image de sa maîtresse, il semblait que le grand ressort de sa vie fût brisé. Denise rétablit partout l'ordre, et avec l'ordre, la grâce : meubles et tentures reprirent leur lustre; les fleurs revinrent dans les vases de Chine; auprès du fauteuil se groupèrent tous les objets dont l'aveugle pouvait avoir besoin, et le tic-tac de la pendule résonna comme autrefois dans la chambre tranquille.

« Tu l'as donc remontée? à quoi bon? dit madame Villers, je ne puis plus la consulter.

— Non, grand'mère, mais vous pourrez l'entendre : écoutez! »

Une sonnerie argentine annonça midi :

« Tu l'as donc changée, ma fille? ma pendule ne sonnait pas.

— Grand'mère, j'ai mis ici celle qui se trouvait dans ma chambre, et dont j'aimais tant le timbre quand j'étais petite. Elle vous fera penser à moi.

— Va, petite, je n'ai pas besoin de cela : j'y pensais autrefois, au milieu des occupations de la journée, et maintenant, dans mes ténèbres, je vois toujours ton visage et celui de ton père. Ta pauvre vieille grand'mère n'est plus bonne à rien, qu'à songer.

— Et à nous aimer, et à faire notre joie!

— De la joie, moi! »

Une expression amère passa sur le front de madame Villers, et révéla le fond de sa pensée. Autrefois elle était l'âme de cette vaste maison, et elle apportait à l'accomplissement de tous ses devoirs, du

plus petit au plus grand, une volonté énergique servie par une vive intelligence et par une forte santé. Ce qu'elle voulait n'avait jamais connu d'entraves, ni obstacles, et Caroline, jadis, avait éprouvé que le sceptre remis en ces mains puissantes ne voulait pas se partager. Et l'âme aussi ardente qu'autrefois, la volonté aussi vivace, le corps même aussi sain, aussi vigoureux se trouvaient arrêtés par l'infirmité d'un seul organe : l'impuissance, l'immobilité, l'ignorance du monde extérieur, la dépendance, avaient suivi, tristes compagnes nées des ténèbres, la douloureuse cécité. Un seul obstacle avait suffi pour arrêter cette force, pour briser cette vie, et pendant ses longues heures de silence et de solitude, pendant ses nuits trop semblables à ses jours, madame Villers se rendait compte à elle-même, avec une lucidité implacable, de ce qu'elle avait été, de ce qu'elle était devenue. Il en résultait une révolte intérieure qu'elle ne voulait pas laisser connaître et que, par conséquent on ne pouvait consoler. Son fils même, si aimé, n'obtenait, à ce sujet, aucune confiance. Sa mère, pour ne pas l'affliger peut-être, se taisait devant lui, et semblait soumise; mais que de larmes refoulées qui se répandaient sur le chevet solitaire, que de cris de douleur qui ne se changeaient pas en prière! Denise seule, par sa piété ingénue, la sérénité de ses manières et de ses pensées, lui faisait quelque bien et lui infusait, en quelque sorte, la douceur et la soumission; magnétisme que sa bonté et sa jeunesse répandaient autour d'elle, et qui apaisait comme une musique harmonieuse ou comme certains paysages dont la tranquille beauté calme nos agitations.

Léon aussi la ressentait, cette magie de la jeunesse et de la bonté, car quoique ses affaires fussent rétablies, l'infirmité de sa mère répandait dans sa maison une tristesse morne.

« Que de vide elle va me laisser en partant ! se disait-il fréquemment. »

Georges était le moins préoccupé; les chagrins, les longues prévoyances ne sont pas à l'usage de la jeunesse; il se laissait être heureux de la présence de Denise sans aller plus loin. Il avait l'avenir devant lui, les grands espaces, les radieux horizons, et là, à vrai dire, il ne se séparait pas de son amie d'enfance.

« Vous ne sauriez croire, Denise, lui dit-il un soir, quel service vous m'avez rendu en me libérant de Saint-Cyr et des mathématiques. Je m'étais tout à fait trompé sur mes tendances. »

— Et vous êtes heureux maintenant, Georges ?

— Parfaitement, j'aime le droit; c'est une belle science qui se rattache à la philosophie et à l'histoire que j'ai toujours aimées; le milieu où je vis aujourd'hui me convient; notre ville de Caen est si studieuse et si calme! plus de tambour, plus de théorie... une bonne bibliothèque, des cours qui m'intéressent, au palais, des affaires que je suis et qui me captivent, quelle différence! Je viens de passer un premier examen, et je vais me mettre à la procédure... et dans deux ans, Denise, je pourrai plaider.

— Je connais à Angers un jeune homme qui a bien de la peine à passer ses examens; il n'aime pas le droit comme vous, Georges.

— Vous connaissez un jeune homme qui fait son droit, Denise ?

— Oui, un de mes petits-cousins, Philippe Farreux,

le frère de ma bonne amie Marguerite. Il sera notaire.

— Fil! notaire! les avocats sont bien plus indépendants! s'écria Georges en allongeant la lèvre.

— Comment! mais c'est un très-bel état! répondit Denise révoltée. »

Georges voulut démontrer à son amie la supériorité du barreau sur le notariat; elle l'écoutait à peine, et poursuivait une autre pensée:

« J'espère, dit-elle, que vous ne faites pas comme mon cousin Philippe, qui ne va presque jamais à la messe le dimanche? il fait bien de la peine à Marguerite et à leur mère. »

— Non, Denise, répondit Georges d'un ton sérieux, j'ai gardé la médaille que vous m'avez donnée autrefois, et elle m'a porté bonheur: j'ai conservé aussi ma foi et nous prions ensemble, aux mêmes autels. »

En disant ces mots, il montra à Denise, attachée à sa chaîne de montre, la petite médaille d'or.

« Je suis bien contente! s'écria-t-elle; et moi aussi, Georges, j'ai gardé tout ce que vous m'avez donné: des dessins, des livres, mon écritoire, la plume d'ivoire que vous m'avez rapportée de Dieppe. »

— Vous avez raison, Denise, dit Georges en lui serrant la main, vous n'avez pas de meilleur ami, même parmi les notaires. »

Denise sourit en personne convaincue.

Depuis quelques jours, Denise remarquait que sa grand-mère semblait éprouver une espèce de contrainte, comme si elle eût été sous le joug d'une de ces pensées qui viennent aux lèvres et qu'on ne dit pas; la jeune fille n'osait l'interroger, mais elle essayait de tous les sujets de conversation, et naturellement les espérances que pouvait laisser encore la cécité de madame Villers formaient souvent le sujet de l'entretien.

« Ma bonne mère, lui disait-elle, dans un an, quand je reviendrai, vous serez guérie sans doute, puisque le médecin dit qu'on peut tenter l'opération. Quelle joie! »

— Ma pauvre petite, je n'y crois pas beaucoup à la joie, et cette opération, par elle-même, est une grande épreuve.

— Oh! oui! j'aurai le cœur sous un étan ce jour-là! et comme nous priions le bon Dieu pour vous!

— Je le sais, mon enfant, tu m'aimes bien et tu aimes bien ton père... aussi, ai-je bien envie de te demander quelque chose.

— Dites, chère grand-mère!

— Eh bien! Denise, je dois subir l'opération de la cataracte en février; ce sera un moment pénible pour ton père, d'autant plus que l'issue de ces opérations est toujours douteuse. Il sera seul, seul avec Georges qui ne peut lui être d'un grand secours. Voudrais-tu, pourrais-tu, ma chère fille, venir ici pendant ces jours-là? ta présence nous soutiendrait, nous consolerait en cas d'échec et augmenterait notre joie, si Dieu permet... je voulais te demander cela, mais, je ne sais, je n'osais pas... je deviens timide... »

La pauvre aveugle voulut sourire, mais des larmes effacèrent ce sourire ébauché.

« On craint d'être importune! dit-elle à demi-voix. »

— Oh! grand-mère! s'écria Denise d'un ton de

reproche et en couvrant son front et ses yeux de baisers, injuste grand-mère! je vais écrire sur le champ à maman et lui demander la permission de revenir en février.

« Oui, ma fille, et dis que je l'en prie. »

La réponse ne se fit pas beaucoup attendre: Caroline accordait l'autorisation et exprimait en peu de mots, sa sympathie pour les souffrances de sa belle-mère. Léon lut cette lettre à plusieurs fois et dit enfin tout haut:

« Il y a bien du cœur dans ces quelques lignes! »

Denise ne dit rien, mais elle ensevelit au fond de son âme le souvenir de ces bonnes paroles, comme un grain précieux qui devait porter plus tard fleur et fruit.

Le départ fut moins triste avec cette promesse de retour, et Denise dont le cœur était si également partagé entre deux affections, eut le plaisir de voir que sa mère sympathisait avec ses propres impressions. Le temps avait fait son œuvre sur l'esprit de Caroline: ses chagrins d'autrefois avaient perdu leurs aspérités; le doux fleuve d'oubli avait noyé dans ses ondes des paroles, des actes dont le souvenir seul jadis l'irritait; les peines de sa jeunesse étaient loin, et l'image de sa belle-mère, celle de son mari ne lui apparaissaient plus sous des traits ennemis. Denise, messagère de paix, avait insensiblement avancé son œuvre; comme l'aiguille d'une industrieuse ouvrière, qui, allant d'une déchirure à l'autre, les rapproche, les réunit; ses bonnes paroles, ses intentions à la fois droites et adroites, son attention à ne blesser personne, le soin qu'elle prenait de dire du bien des uns aux autres, et enfin, suprême puissance! l'amour qu'elle épanchait sur tous, avaient en silence avancé son œuvre de réparation. Le baume était tombé goutte à goutte, le fil de soie avait raccommodé lentement, nul ne s'était rendu compte de ce silencieux progrès, mais Denise qui le pressentait, se deman-

daient souvent quel en serait l'heureux couronnement elle pria toujours et tressaillait de joie quand elle lisait dans l'Évangile: *Demandez, et vous recevrez, frappez, et l'on vous ouvrira!*

« Je frapperai jusqu'à ce que je n'aie plus de force! » se disait-elle.

Caroline l'avait reguée avec délices, elles reprirent leur douce vie accoutumée, où mademoiselle de la Rochette et Marguerite tenaient leur place, et l'automne et l'hiver s'enfuyaient comme un songe. Les lettres de Léon rappelaient sans cesse à sa fille l'engagement qu'elle avait pris, et vers la mi-février, elle retourna en Normandie, toujours sous la garde de la vieille Ursule.

Elle arriva deux jours avant celui fixé pour l'opération, et le cœur de la pauvre enfant palpitait et se serrait à la pensée de ce moment peut-être heureux, peut-être cruel, et, dans tous les cas, décisif. Elle frémissait à l'image de ce qui allait se passer, et ne put s'empêcher de fondre en larmes en embrassant sa grand-mère.

— Ma consolation! dit celle-ci; si tu étais toujours ici, va, je crois que je ne regretterais pas autant mes yeux!

— Il fait bon la voir cependant, répondit Léon, et j'espère, chère maman, que vous en serez convaincue avant peu de jours.

Madame Villers leva ses yeux éteints vers le ciel avec une expression tranquille que Denise ne lui avait pas connue autrefois: il semblait qu'elle eût tourné sa forte volonté contre elle-même pour s'apprendre la patience et qu'elle fût décidée à subir son sort quel qu'il fût. C'était un premier pas vers la résignation, qui, ainsi que l'a dit excellemment une femme illustre de nos jours, est le secret de mettre Dieu entre la douleur et soi.

M. BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

LA SYRIE

(SUITE ET FIN.)

Mon bon père aura entendu faire quelques récits exagérés, dit le jeune Boutros d'une voix mal assurée; j'ai oui dire et soutenir par plusieurs hommes graves qu'ici au moins, à Damas, nous n'avions rien à craindre.

— Je le crois comme eux, reprit la tante, dans l'intention de calmer les esprits; voyons, Mariem, rassure-toi, mon enfant, et va avec ta sœur préparer le café, cela nous réchauffera l'estomac; et puis,

je vous le recommande bien, pas un mot de tout ceci à mon pauvre père, il est aisé de lui cacher ces malheurs, puisqu'il ne sort point de sa chambre depuis qu'il s'est foulé le pied. »

Dès que cette première émotion se fut un peu calmée, je me glissai hors du logis, et je courus aux nouvelles. Une grande agitation régnait dans le quartier des chrétiens, des groupes s'étaient formés çà et là, on y parlait à demi-voix, la consternation était peinte sur tous les visages. J'eus quelque envie d'interroger ces pauvres gens, mais je réfléchis

que leurs renseignements seraient inexacts, et je me rendis bien vite au consulat de France où j'avais un facile accès auprès de mes compatriotes.

Notre consul se trouvant alors à Paris, c'était M. le chancelier qui gérait les affaires à sa place; je n'aurais pas pu en ce moment parvenir jusqu'à lui, mais je fus accueilli avec cordialité par un de ses secrétaires.

« Il n'est que trop vrai, me dit-il, que les Druses ont commis des atrocités inouïes, et que les Turcs, loin de les en empêcher, sont leurs complices et peut-être les instigateurs de la plupart de leurs crimes. Cependant nous n'avons rien à craindre à Damas, car Achmet-Pacha, quoiqu'un peu suspect à nos yeux, vient de promettre si formellement aux représentants des puissances européennes de prendre des moyens énergiques pour garantir la sûreté de tous les habitants qu'il n'oserait manquer à sa parole de peur d'encourir la disgrâce du sultan. »

Il me raconta ensuite, avec une indignation bien naturelle à tout honnête homme, une partie des forfaits épouvantables qui avaient ensanglanté la Syrie depuis notre départ de Bennaïr : ils lui avaient été racontés par des témoins oculaires échappés, comme par miracle, à la fureur des assassins.

Le 14 mai, par suite des menées infâmes de Kassim-Bey (1), et du Moudir de Sayda, les chrétiens de Katoulis avaient été assaillis par les Druses; ils s'étaient défendus à coups de fusil, mais Kassim-Bey, campé à la porte de la ville, leur avait enlevé leurs armes et leurs munitions, tandis qu'il laissait agir en liberté les Turcs et les Druses. En même temps un grand nombre de chrétiens étaient assassinés dans les environs de Sayda, et Khourchid-Pacha, gouverneur de Beyrouth, qui n'avait à ses ordres que sept ou huit mille hommes du Nizam (2), rassemblait à la hâte des Bachi-Bouzouks (3). Sous prétexte de réprimer le désordre, il formait un camp près du village de Boabda, au pied de la montagne, s'y établissait lui-même le 29 au matin, et les salves d'artillerie, dont il est d'usage à Beyrouth de saluer l'entrée du gouverneur, servirent de signal aux Druses pour saccager et incendier plusieurs villages chrétiens. Les habitants de Beït-Méri opposèrent une résistance acharnée à cette attaque imprévue; ils se défendirent vaillamment, mais les Bachi-Bouzouks de Khourchid vinrent au secours des Druses, et mirent eux-mêmes le feu aux maisons. Pendant ce temps-là le pacha interceptait la route de Kesrouan pour empêcher ses valeureux habitants de venir au secours de leurs frères, et il excitait au meurtre ses fanatiques soldats, qu'il osait appeler les défenseurs de l'islamisme et de la vraie foi. Tous les environs de Beyrouth furent bientôt au pouvoir de ces brigands, qui, pleins d'ardeur pour le pillage, incendiaient les villages et les récoltes, et immolaient les chrétiens avec des raffinements de cruauté qui font frémir; écartelant les uns, coupant les autres en quartiers, lançant en l'air les enfants et les re-

cevant sur la pointe de leurs baïonnettes, brisant à coups de crosse les membres des vieillards pour les faire expirer plus lentement. Sur quelques points les chrétiens, quoique presque dépourvus d'armes et de munitions, résistèrent vigoureusement, mais ils succombèrent sous le nombre, et leurs femmes et leurs filles eurent à subir d'infâmes outrages. Dair-el-Kalaah, Aïn-Bardé, Mar-Ischaya, le beau village de Hammeh, furent réduits en cendres (1); la dévastation s'étendit en même temps dans les environs de Sayda, où elle fut accompagnée des mêmes horreurs. La ville chrétienne de Djézrin, résidence d'un évêque maronite, est attaquée par Saïd-Bey Djemlat, l'âme damnée de Khourchid; et, quoique ce chef druse eût assuré, peu de jours auparavant, aux habitants de ce malheureux pays qu'ils n'avaient rien à craindre, hommes, femmes, enfants, vieillards tombent pêle-mêle sous les coups des assassins. Quelques chrétiens parviennent à se réfugier dans un petit bois des environs; leurs ennemis les y poursuivent, y mettent le feu et les massacrent, à mesure que l'incendie force quelqu'un d'entre eux d'en sortir. Chaque chrétien, chaque couvent, chaque maison isolée devient tour à tour le théâtre de ces scènes de carnage; les malheureux qui ont pu s'échapper dans les premiers moments sont traqués comme des bêtes fauves, poursuivis de caverne en caverne, de buissons en buissons; pour eux nulle pitié dans les cœurs, nulle sûreté en aucun lieu. Les misères de toute sorte, la fatigue, la faim, la soif, achèvent l'œuvre de destruction; la terre est jonchée de cadavres que les oiseaux de proie disputent aux chiens errants, et dont les restes informes répandent dans l'air des vapeurs pestilentielles. Le djihad ou *guerre sainte* est prêché parmi les féroces habitants des villages du Hauran, et les tribus à demi sauvages de la Bekaa et de la Célé-Syrie, fanatisées par des émissaires secrets, se portent subitement sur le Djebel-Esch-Scheikh, dans les riches districts de Hasbeïya et de Rascheïya, que des troupes du Nizam envahissent de leur côté, sous le spécieux prétexte de maintenir le bon ordre. Les chrétiens, attaqués dans Hasbeïya, se défendent vaillamment depuis le point du jour jusqu'à deux heures de l'après-midi; alors Osman-Bey leur envoie Khalil-Aga pour les inviter à se retirer dans le sérail, afin d'éviter, disait-il, l'effusion du sang, en promettant formelle-

(1) Le grand et beau village chrétien de Hamana, dit M. Lenormant, fut assailli par un fort parti de Druses. — Beaucoup d'habitants prirent la fuite, mais une cinquantaine d'hommes demeurèrent pour défendre leurs foyers, et combattirent héroïquement pendant cinq heures consécutives. Enfin, les Druses requerrant des renforts et restèrent maîtres du village. Les femmes et les enfants qui ne s'étaient pas enfuis vers Beyrouth, avaient trouvé un refuge dans la filature française dirigée par M. Bertrand. Elle fut épargnée, mais la maison où était installée l'administration des travaux de la route carrossable de Beyrouth à Damas, entreprise par une compagnie française, fut pillée par les Druses, quoique l'on se fût hâté d'y arborer le pavillon de France. Les Druses, interrogés sur leur différence de conduite relativement à l'établissement de M. Bertrand et à la maison des agents de la route de Damas, répondirent qu'ils avaient reçu l'ordre d'épargner les filatures, mais rien autre chose.

(1) Chef druse au service de Saïd-bey Djemlaté.

(2) Infanterie régulière.

(3) Bachi-Bouzouks, soldats irréguliers, très-féroces et très-pillards.

ment de les défendre contre les Druses, si ceux-ci ne consentaient pas à se retirer; les chrétiens, se confiant au représentant de l'autorité, entrent dans la forteresse avec leurs femmes et leurs enfants, et y demeurent une semaine entière, manquant des choses les plus nécessaires et mourant de faim. Pendant ce temps, leurs ennemis pillent les maisons, saccagent les églises, et profanent les vases sacrés. Quand les chrétiens, affaiblis par la misère et les privations, n'ont plus la force de se défendre, le traître Osman commence par enlever leurs armes, menaçant de les livrer aux Druses en cas de refus, puis il ouvre la porte du sérail à ces monstres altérés de sang; les troupes turques, chargées de défendre les malheureux réfugiés, se joignent aux Druses; le massacre devient général, et plusieurs émirs musulmans de la famille Schaab, qui vivaient en bonne intelligence avec les chrétiens, et qui avaient pris leur défense, sont immolés avec eux (1). Les habitants de Rascheyia (2) deviennent les victimes d'une trahison du même genre. Pareil à la lave ardente d'un volcan en éruption par plusieurs bouches à la fois, le fanatisme musulman fait explosion dans toute la Syrie, menace tout ce qu'il approche, et consume tout ce qu'il atteint.

Tels étaient les événements qui jetaient la consternation parmi les chrétiens de Damas.

Tous les cœurs en France se sont émus au récit de ces malheurs; tous ceux qui conservent en Europe quelque sentiment de justice et d'humanité, ont ressenti une vive pitié pour les victimes et une profonde indignation contre les bourreaux; qu'on juge donc des sentiments de compassion, de crainte et d'horreur de ceux qui comptaient parmi les martyrs des parents ou des amis, et qu'un sort aussi affreux pouvait atteindre d'un instant à l'autre; je ne pus entendre sans frémir le récit de ces abominations.

« Eh quoi ! m'écriai-je, tant de crimes épouvantables resteront-ils impunis ? N'y a-t-il donc plus de justice sur la terre ? n'y en a-t-il plus dans le ciel ? Laisserons-nous égorger nos femmes et nos enfants, et nous laisserons-nous traîner au supplice comme de vils animaux à l'abattoir ? Que tous les chrétiens de Damas, sans distinction de nationalité, prennent les armes et organisent une résistance acharnée sans se laisser tromper par les paroles astucieuses de votre pacha, qui pourrait bien être aussi déloyal et aussi traître que Kourchid et ses lieutenants !

— J'ai pensé, moi aussi, ce que vous dites là, me répondit le secrétaire; mais, lors même que nous parviendrions à nous entendre et à trouver un chef capable de nous commander, songez donc qu'il n'y

a pas à Damas plus de trois à quatre mille chrétiens en état de porter les armes, et encore en ont-ils si peu l'habitude et sont-ils si dépourvus de munitions, qu'on ne peut guère compter sur eux.

— L'exemple de quelques hommes de cœur pourrait enflammer leur courage, lui dis-je; et, quand même nous succomberions tous sous le nombre, ne vaut-il pas mieux mourir bravement dans l'effort désespéré d'une légitime défense, que de tendre la gorge à des assassins ?

— Espérons que nous n'en serons pas réduits à cette extrémité, me répondit le secrétaire; nous sommes, à vrai dire, dans un moment de crise, car depuis que le sultan Abdul-Méjid a donné l'ordre d'exécuter en Asie comme en Europe le tanzimat-khérié (1), dont le premier article est l'égalité de tous ses sujets devant la loi, depuis que les rayas peuvent aller à cheval dans la ville et leurs femmes porter dans leurs ajustements jusqu'aux couleurs du prophète, les effendis, irrités à l'excès d'un décret qui élève les chrétiens au niveau des musulmans, soufflent dans tous les cœurs la haine aveugle et les desirs de vengeance que peut inspirer un absurde fanatisme; mais la sagesse et l'énergie des consuls européens doivent parvenir à calmer cette effervescence. En 1850, l'attitude ferme et résolue de M. de Lesseps n'a-t-elle pas suffi à Alep pour contenir une population considérable ? »

Malgré la confiance qu'il témoignait avoir et qu'il avait en effet dans le crédit et l'autorité des consuls européens, ordinairement très-respectés dans le Levant, je pris congé de lui, peu rassuré par ses discours.

XVIII

En traversant la rue droite pour regagner la maison de Ben Aridi, une longue file de chameaux me barra le passage, renversant à droite et à gauche tout ce qui lui faisait obstacle; je me réfugiai près d'une fontaine publique, autour de laquelle quelques nègres voyageurs faisaient leurs ablutions à l'ombre d'un large toit qui l'abritait. Presque au même instant un Druse, portant des pistolets à demi cachés dans sa ceinture, se détacha de la caravane, saisit l'écuille de bois qu'une chaîne de fer retenait attachée à la fontaine, la remplit jusqu'aux bords et y mouilla ses lèvres brûlantes. Je suivais ses mouvements d'un œil distrait, mais au moment où il en descendit les marches et passa près de moi pour rejoindre ses compagnons, nos regards se croisèrent, un éclair jaillit de sa sombre prunelle, et je ne pus m'empêcher de frémir en croyant reconnaître, dans ce vieillard à face sinistre, le traître Ybrahim, le farouche persécuteur de la famille Kavven.

Cette rencontre de mauvais présage acheva de me troubler, je rentrai au logis bien plus inquiet et plus découragé que je n'en étais sorti le matin; j'y trouvai ma femme en prières et tous ses parents plongés dans une morne tristesse. Je leur racontai ma visite au secrétaire du consulat de France, mais

(1) Trente et un de ces émirs furent massacrés; trois seulement parvinrent à s'échapper. M. Lenormant raconte qu'il les a vus à Beyrouth, obligés de mendier leur pain dans les rues, comme les autres fugitifs, ayant perdu toute leur fortune dans cet affreux désastre.

(2) Voir dans les journaux de l'époque, et notamment dans *le Monde* du 7 août 1860, ou dans l'ouvrage intitulé : *les Derniers événements de Syrie*, par M. Lenormant, le Mémoire présenté par les survivants de la population de Rascheyia au consulat hellénique de Beyrouth.

(1) Tanzimat-Khérié, mot qui signifie à peu près règlement de grâce.

je ne leur parlai point d'Ybrahim pour ne pas augmenter leurs alarmes.

Le lendemain, les bruits publics devinrent plus effrayants encore; les Druses du Hauran, unis aux Métoualis des environs de Baalbeck et aux vagabonds de tous les pays, avaient marché vers Damas et mis à feu et à sang tous les villages d'alentour; on se racontait en frissonnant mille traits de cruauté, mille horribles supplices, inventés par le génie infernal de ces monstres à visage d'homme, et l'on tremblait à la seule idée de les voir pénétrer dans la ville. Les consuls, vivement émus par l'imminence du péril, firent auprès d'Achmet une démarche collective pour le presser de pourvoir à la sûreté de Damas. Tout ce qu'ils purent en obtenir, fut la convocation d'un medjeli ou conseil de guerre dans lequel on devait aviser aux meilleurs moyens de défense. Les principaux officiers musulmans y furent appelés et consultés tour à tour; mais les uns prétendirent que les troupes régulières étaient en trop petit nombre pour imposer aux insurgés; les autres insinuèrent même, en phrases ambiguës, qu'il fallait les laisser faire. Abd-el-Kader, notre ancien et notre plus redoutable adversaire en Algérie, qui, jusqu'à ce moment, avait gardé le silence, se leva tout à coup lorsque la cause des chrétiens semblait désespérée, et, d'une voix animée par une généreuse indignation, il dit :

« Si la Turquie avait beaucoup d'hommes comme vous, elle serait bientôt effacée du nombre des nations.

» Je suis meilleur musulman que vous tous, et je l'ai prouvé en faisant longtemps la guerre aux Français. Maintenant je suis le serviteur de l'empereur Napoléon, qui m'a rendu la liberté, et je vous déclare que le premier qui lèvera le sabre sur un chrétien sera tué de ma propre main. Si la ville est envahie, j'irai me placer avec mes cavaliers au milieu du quartier chrétien, et là je combattrai tant qu'il me restera un souffle de vie; je périrai, s'il le faut, pour l'honneur de l'islamisme, dont la loi défend des crimes comme il vient d'en être tant commis. »

Ces nobles paroles d'Abd-el-Kader émurent vivement l'assemblée, et le pacha, voyant l'effet qu'elles avaient produit, envoya avertir secrètement les chefs des Druses de se retirer et d'attendre un moment plus favorable.

Lorsque nous apprîmes que les Druses s'étaient éloignés, un rayon d'espérance se glissa dans nos cœurs; mais les mauvaises dispositions des musulmans de Damas, fanatisés par les discours des imams, qui ne cessaient de les exciter à exterminer les *giaours* (1), et la contradiction que présentait la conduite d'Achmet-Pacha, qui, tout en continuant à rassurer les consuls, favorisait la prédication du Djihad, ne tardèrent pas à ranimer toutes nos craintes. Elles augmentèrent surtout à l'approche des fêtes du Baïram, car on disait ouvertement dans la ville que c'était l'époque fixée pour le massacre.

Un jour, il m'en souvient, j'accompagnai ma femme chez les religieuses de Saint-Vincent-de-Paul,

qu'elle visitait souvent depuis notre arrivée à Damas; nous trouvâmes les bonnes sœurs réunies dans leur chapelle, où nous entendîmes la messe; en sortant du lieu saint, l'une des plus jeunes me dit :

« Ah ! monsieur, nous ne reverrons plus jamais notre beau pays de France ! »

Et j'aperçus une larme au bord de sa paupière; mais au même instant elle ajouta avec un sourire presque joyeux :

« Si Dieu nous réserve au martyre, nous ne pouvons que le remercier d'une si grande faveur. »

Toutes ses compagnes me parurent animées des mêmes sentiments, attendant la mort avec une courageuse résignation, sans négliger un instant ni les soins du dispensaire, ni la visite des malades qu'elles secouraient à domicile, ni aucun autre exercice de charité. Nous quittâmes ces pieuses filles, encouragées et réconfortées par leur exemple. En passant devant le bazar nous aperçûmes une troupe de jeunes femmes et de jeunes filles, pâles comme la mort et plongées dans une sombre affliction; c'étaient des chrétiennes réduites en servitude, que les Druses faisaient vendre publiquement, au mépris de tous les droits de l'humanité et des lois formelles de l'empire. Elia voulut s'approcher de ces pauvres créatures pour leur offrir quelques consolations, mais leurs gardiens la repoussèrent brusquement.

« Ah ! mille fois la mort plutôt qu'un sort pareil ! s'écria-t-elle avec exaltation, pendant que je l'entraînais au loin pour la soustraire à l'attention malveillante que les témoignages de compassion qu'elle venait de donner avaient attirée sur elle.

— Ecoute-moi, Ferdinand, me dit-elle en posant son bras sur le mien et en renouvelant, sans le savoir, la prière que la reine Marguerite fit jadis à Damiette à un vieux chevalier français; promets-moi de me tuer de ta propre main plutôt que de me laisser tomber vivante au pouvoir de ces infidèles. »

Le bruit des pas d'un grand nombre de chevaux et l'apparition subite d'une troupe de cavaliers bien armés m'épargnèrent l'embarras de lui répondre.

« Abd-el-Kader ! » m'écriai-je en reconnaissant l'émir à son maintien noble et fier.

C'était lui en effet qui parcourait les rues nuit et jour, à la tête de ses cavaliers, chassant les Druses qui s'introduisaient dans la ville, menaçant du geste et du regard tous ceux qu'il voyait insulter un chrétien, et maintenant lui seul un peu d'ordre dans la cité. Je le saluai avec respect, plein d'admiration pour son beau caractère. Un instant après nous tombions au milieu d'une troupe désolée et éperdue; c'étaient des chrétiens échappés du village de Macharouna, qui venait d'être saccagé; la ville était pleine de pauvres gens qui abandonnaient les campagnes, espérant trouver plus de sûreté dans les murs de Damas.

Nous rentrâmes enfin chez nous le cœur oppressé de tout ce que nous venions de voir et d'entendre. Nos enfants coururent à notre rencontre, nous les serrâmes dans nos bras en retenant nos larmes; nous ne pouvions contempler leur doux visage sans songer au sort cruel qui les menaçait à chaque instant. Cette jolie maison de Ben Aridi, où nous avions trouvé à notre arrivée tant de joie et de bonheur, était plongée maintenant dans la plus morne

(1) *Giaour*, impie ou infidèle, terme de mépris dont se servent les musulmans pour désigner ceux qui ne suivent pas la loi de Mahomet.

tristesse ; les deux fiancés conservaient seuls l'espérance et formaient encore des projets d'avenir.

Élia ne quittait presque plus la chambre de son grand père, dont la maladie empirait sensiblement ; nous nous inquiétions souvent des progrès de ce mal, mais souvent aussi nous nous demandions s'il n'était pas un bienfait de la Providence, qui voulait épargner à cet excellent homme les malheurs qui paraissaient nous être destinés.

Un soir que, réunis dans la cour, nous respirions silencieusement l'air embaumé par le parfum des fleurs et rafraîchi par le jet d'eau de la fontaine, nous entendîmes frapper très-fort à la porte, nous nous levâmes tous à la fois ne sachant que penser de cette visite. Ben Aridi posa sur l'herbe son narguillé qu'il tenait à la main, et courut regarder lui-même à travers les vasistas.

« De la prudence ! » lui cria sa femme.

Mais au même instant la porte fut brusquement ouverte, et Ben Kaven se jeta dans nos bras. Son émotion était si vive qu'il pouvait à peine parler.

« Dieu soit béni ! Dieu soit béni ! disait-il d'une voix entrecoupée, lui qui permet que je vous revoie encore ! »

Lorsqu'il se fut un peu calmé et qu'il eut bu le café qu'on s'empessa de lui offrir, il nous raconta comment, aux premières nouvelles des massacres de Syrie, il avait quitté Bennaïkir pour nous rejoindre à Damas, afin de ne point séparer son sort de celui de sa famille ; mais la route était difficile dans un pays sillonné en tous sens par des bandes de malfaiteurs ; il avait mis longtemps à la parcourir, ne marchant que la nuit et se cachant le jour au milieu des broussailles ou dans le creux de quelque rocher, tremblant à chaque instant de tomber au pouvoir des ennemis de sa nation, et faisant de longs détours pour leur échapper. C'est ainsi qu'il était arrivé à Zah'lèh, espérant trouver dans cette ville, presque toute chrétienne, quelque moyen plus sûr et plus commode pour continuer son voyage ; mais comme il n'en était plus qu'à quelques lieues de distance, il avait aperçu, fuyant à travers champs, une foule de femmes, d'enfants, de vieillards sanglants et demi-vêtus ; il s'était approché de l'un d'eux, qui venait de se laisser tomber d'épuisement et de fatigue, il avait mouillé les lèvres de ce pauvre homme avec un peu d'eau-de-vie qu'il portait dans une gourde, et, l'ayant ramimé par ce secours, il avait appris de lui que Zah'lèh, attaqué par des forces considérables, avait en vain résisté pendant plusieurs jours. Les deux mille hommes qui la défendaient avaient trois fois repoussé les dix-sept mille Druses, Turcs ou Béoudins, qui s'étaient rassemblés sous ses murs ; mais, vaincue par le nombre, cette troupe de braves s'était enfin décidée à évacuer la ville, et perçant les armes à la main à travers les assaillants, elle s'était retirée vers le Kesrouan. Le reste des habitants avait cherché son salut dans la fuite ou était tombé sous les coups des assassins.

Pendant que le vieillard lui parlait encore, une immense colonne de fumée s'éleva dans les airs ; Zah'lèh, naguère si florissante, était en proie à l'incendie (1).

Un sort plus affreux avait frappé les chrétiens de Deir-el-Kamar, comme nous l'apprit aussi mon beau-père (1). L'excellent homme était si accablé du malheur de ses compatriotes, il avait tant souffert de corps et d'esprit depuis notre séparation, qu'on aurait eu de la peine à reconnaître en lui l'heureux et habile agriculteur de Bennaïkir ; mais la satisfaction d'avoir pu gagner Damas et de se retrouver au sein de sa famille, lui rendit en peu de temps son calme habituel. Il approuva fortement la discrétion dont nous avions usé envers le vieux cheik, et fut d'avis de continuer à lui cacher des événements dont dont le seul récit pouvait lui causer la mort. Nous nous occupâmes ensuite des moyens de nous soustraire au péril ; je parlai de quitter Damas tous ensemble, de gagner le littoral et de nous embarquer sur le premier bâtiment qui ferait voile vers la France, mais on n'eut pas de peine à me convaincre de l'absurdité de ce projet ; un homme ou deux, avec beaucoup de prudence et d'adresse, pouvaient réussir dans une pareille entreprise ; une famille entière, en grande partie com-

dans l'ouvrage déjà cité, le danger qui menaçait Zah'lèh, l'émotion fut des plus vives. Les consuls se réunirent de nouveau en conseil, et, comprenant que le sort des villages chrétiens subsistant encore dans la montagne, ainsi que la sécurité de Damas même, dépendaient en très-grande partie du salut de Zah'lèh, ils se décidèrent à agir par une démarche collective, afin d'amener l'autorité turque à faire lever le siège. Ils se rendirent tous en corps jusqu'à Baabda, auprès du pacha, qui les reçut avec les assurances de la meilleure volonté. Tout ce qu'on lui demanda fut aussitôt promis. Il s'engagea, sur l'honneur, à empêcher la prise de Zah'lèh, et, pour rassurer les consuls, il fit partir devant eux plusieurs compagnies du Nizam, chargées d'aller dégager cette position.

Tout cela n'était qu'une tromperie. Les consuls s'y laissèrent prendre et rentrèrent à Beyrouth, plins de confiance dans la loyauté de Khourchid-Pacha. Cette confiance était telle que le consul de France envoya au plus important des chefs chrétiens de la montagne, nommé Youssef-bey-Kharram, qui venait d'arriver des environs de Tripoli à la tête d'une troupe d'hommes déterminés, et qui se préparait à marcher au secours de Zah'lèh. L'ordre formel de rester tranquille et de ne rien faire, parce que le pacha se chargeait de tout.

Les troupes envoyées pour débloquer Zah'lèh mirent trois jours pour faire les douze heures de marche qui séparent cette ville de Beyrouth, et, au bout de ce temps, s'arrêtèrent dans un endroit où elles interceptaient l'arrivée de tout secours en hommes, en vivres ou en munitions pour les chrétiens. Une fois ce but atteint, elles y demeurèrent sans en plus bouger.

Les habitants résistaient toujours. Trois fois ils avaient repoussé les assaillants, le premier jour dans le village de Kobb-Élias, le second dans la vallée du Nahar-el-Bourdony, le troisième dans les rues même de la ville, où les Druses avaient pénétré, et où ils avaient mis le feu à deux maisons. Les gens de Zah'lèh attendaient impatiemment le secours de Youssef-Kharram, qui leur avait été annoncé. Ils comptaient sur ce secours pour prolonger encore leur défense.

Ne le voyant pas venir, n'ayant plus ni poudre ni pain, ils se décidèrent à évacuer la ville et à se retirer en combattant.

(1) Voir dans les journaux de 1860, le rapport sur les massacres de Deir-el-Kamar, adressé aux consuls des cinq grandes puissances à Beyrouth.

(1) Lorsque l'on connut à Beyrouth, dit M. Lenormant

posée de femmes et d'enfants, tomberait certainement au pouvoir des Druses. Nous pensâmes aussi à fortifier notre habitation de manière à nous y défendre au besoin, ainsi que nous l'avions fait jadis à Bennakir, mais la simple inspection des lieux nous en détourna. La maison de Ben Aridi, construite, comme presque toutes les maisons de la ville, avec de la boue pour ciment, n'offrait aucune résistance contre une attaque sérieuse, car le moindre coup de pioche en aurait facilement renversé les murailles. Nous résolûmes donc seulement de tenir toujours nos armes à notre portée, bien décidés, Ben Kavven, Francis et moi, à vendre chèrement notre vie, si nous ne pouvions mieux faire. Quant au triste Aridi et même à son gendre futur, il était facile de reconnaître que la servitude avait bien abattu leur courage comme celui de la plupart des chrétiens de Damas, et que la douceur de leurs mœurs et leur timidité naturelle ne permettaient guère que l'on pût compter sur eux. Du reste, à force de prévoir le danger, nous avions fini par en éloigner l'idée ou par nous familiariser avec elle, comme les marins trop souvent menacés par la tempête, qui mangent, dorment et chantent sur la frêle planche qui les sépare des flots irrités. Nous avions repris notre vie habituelle, et, bien que la mort ne cessât de planer sur nos têtes, nous n'en avions plus la même épouvante. Le mariage de Boutros et de sa fiancée, ajourné depuis trop longtemps, fut fixé au lundi 9 juillet; il devait se célébrer sans bruit et sans éclat, comme il convenait en pareille circonstance, mais les préparatifs de la toilette et ceux du repas de nocce procuraient cependant aux jeunes femmes une distraction assez attrayante.

Quand le moment solennel fut venu, Boutros et Mariem, revêtus de leurs plus beaux ajustements, allèrent s'agenouiller d'abord auprès du lit que le vieux cheik regrettait vivement de ne pouvoir quitter; leurs jeunes fronts s'inclinèrent respectueusement sous la bénédiction de l'aïeul; s'enveloppant ensuite de sombres burnous pour ne point attirer l'attention des passants, ils se rendirent à l'église, où nous les avions précédés.

Un prêtre avancé en âge, qui, dans sa longue carrière, avait beaucoup souffert et beaucoup prié près du tombeau du Christ, les unit au nom de Dieu, leur recommandant de s'aimer d'un saint amour, leur souhaitant avec l'Eglise une heureuse fécondité et la grâce de voir les enfants de leurs enfants jusqu'à la troisième et à la quatrième génération; mais, ajouta-t-il comme malgré lui et poussé par une inspiration prophétique :

« Si cette destinée n'était point la vôtre, si les mystérieux desseins de la Providence vous appelaient à une plus grande gloire, au bonheur de confesser la foi chrétienne au péril de vos jours, sachez, mes enfants, que les anges du Très-Haut enverraient la couronne du martyr, si l'on pouvait envier quelque chose dans le ciel. Appuyés l'un sur l'autre, comme deux lis sur la même tige, supportez avec courage la persécution, et mourez, s'il le faut, pour le Dieu qui mourut pour vous ! »

Ces paroles du saint prêtre émuèrent vivement l'assemblée; tous les yeux se mouillèrent de larmes en s'arrêtant sur ce jeune couple, dont la couronne

nuptiale pouvait à toute minute être empourprée de leur sang. Nous sortîmes de la chapelle silencieux et recueillis, mais à peine étions-nous dans la rue, que je vis, écrits à la craie et en gros caractères sur la porte d'une maison, les mots :

« Mort aux chrétiens ! »

Un instant après Elia se heurta contre un obstacle imprévu, c'était une petite croix de bois, grossièrement taillée. Les huées et les éclats de rire d'une troupe d'enfants juifs ou mahométans rassemblés sur la place, nous firent reconnaître le but qu'ils s'étaient proposé en plantant cette croix sur notre passage. Triste et confuse d'avoir involontairement foulé aux pieds le signe sacré de notre rédemption, ma femme ramassa la croix, la balsa publiquement avec plus de courage que de prudence, et l'emporta sur son cœur.

« La croix ! rends-nous la croix ! crièrent les enfants nous entourant de tous côtés avec des gestes de menace et soutenus par quelques passants atterrés.

— Si c'est pour l'exposer à de nouveaux outrages, je ne vous la rendrai point, » dit Elia d'une voix émue.

Comprenant le péril auquel l'exposait cette noble réponse, je me précipitai à ses côtés, la main sur un pistolet caché dans ma ceinture, prêt à en faire usage au besoin; Francis était accouru lui aussi, et les éclairs de ses yeux témoignaient de sa résolution.

Un conflit paraissait inévitable, mais Ben Aridi, qui le redoutait par-dessus tout, plongea les mains dans ses poches et jeta par poignées tout l'argent qu'il avait sur lui; les enfants s'empressèrent aussitôt de ramasser cette pluie de menue monnaie, se poussant et se culbutant les uns les autres, comme il arrive en pareil cas; un seul d'entre eux, un jeune Turc d'une vingtaine d'années, eut la hardiesse de saisir Elia à bras le corps. D'un coup de poing je lui fis lâcher prise, et, entraînant ma pauvre femme toute palpitante d'effroi, je regagnai notre demeure. où nos parents et nos amis étaient arrivés avant nous; un seul manqua à la réunion, c'était le brave Francis, que nous attendîmes longtemps en vain sur le seuil de la porte. Notre tante Aridi nous raconta, fort alarmée, que s'étant retournée au détour de la rue, elle avait aperçu son neveu aux prises avec le jeune Turc, qui, revenu d'un premier étourdissement, s'était mis à nous poursuivre; elle espérait cependant que Francis, plus fort et plus courageux que son adversaire, ne tarderait pas à se débarrasser de lui et à nous rejoindre au logis; mais les moments, les heures s'écoulèrent et Francis ne paraissait point; notre inquiétude augmenta de minute en minute; l'heure du festin était venue; s'il n'était ni mort ni blessé, qui pouvait le retenir loin de nous? Je m'offris à aller le chercher chez les pères Franciscains, qu'il visitait souvent depuis notre arrivée à Damas, et dans tous les lieux où je pouvais espérer d'avoir de ses nouvelles. On accepta avec reconnaissance, mais au moment où, enveloppé d'un sombre burnous, j'allais franchir le seuil de la porte, Elia courut à moi et me saisissant par le bras :

— N'y va point, Ferdinand, me dit-elle; qui sait ce qui peut t'arriver loin de nous !

— Et que veux-tu qui m'arrive? lui répondis-je.
— Je ne sais, mais un triste pressentiment s'est emparé de moi, je serai sur des charbons ardents tout le temps de ton absence.

— Et Francis, qui s'est battu avec ce Turc pour nous donner le temps de fuir, ne faut-il pas s'informer de son sort, le secourir s'il était blessé ou prisonnier?

— Tu as raison, me dit-elle en pleurant, mais promets-moi d'user de prudence et de revenir bientôt.

— Sois tranquille, lui dis-je en la pressant sur mon cœur, dans une heure ou deux je serai de retour. »

XIX

Je cours chez les Franciscains, Francis n'y avait point paru ce jour-là.

En sortant du couvent, j'entendis un grand tumulte, le quartier des chrétiens avait été subitement envahi par une troupe d'hommes armés qui enfonçaient les portes avec fracas, tandis que du haut des terrasses, des femmes turques excitaient les musulmans au meurtre et au pillage. Bientôt des tourbillons de flamme et de fumée s'échappèrent des fenêtres de la maison du consul de Russie, et le feu éclata en même temps sur plusieurs autres points. Eperdu, ne sachant quel parti prendre, je me dirigeai enfin vers le consulat de France pour offrir le secours de mon bras et contribuer à organiser une vigoureuse résistance; mais à peine avais-je gagné la rue principale, que le canon d'un fusil fut braqué sur ma poitrine.

« Crache sur la croix ou meurs! » me dit un farouche musulman.

D'un revers de main je détourne l'arme meurtrière, et saisissant mon pistolet :

« Si tu tires, nous serons deux, » lui dis-je en le visant au cœur.

Un corps de troupes régulières débouchait dans la rue; je m'élance vers le commandant :

« Courez au consulat de Russie qui est en feu, lui dis-je, persuadé qu'il venait au secours des victimes.

— Passe ton chemin, me répondit-il en levant les épaules, nous ne pouvons rien empêcher. »

Pendant qu'il parlait ainsi, plusieurs de ses soldats quittèrent leurs rangs et se joignirent à une bande de pillards qui s'efforçaient d'enfoncer la porte d'une des plus belles maisons du quartier; leur chef les laissait faire, mais Abd-el-Kader parut à la tête de ses Bédouins, dispersa les bandits, et protégea la fuite des chrétiens, auxquels il offrit asile en sa demeure. J'aurais baigné la trace de ses pas, tant j'admirais sa générosité et sa grandeur d'âme; l'idée me vint d'implorer sa protection pour ma famille, mais avant même que cette résolution fut arrêtée dans mon esprit, il avait disparu, cherchant, comme un génie bienfaisant, d'autres crimes à prévenir, d'autres victimes à sauver.

« N'importe, me dis-je, je mettrai ma femme et mes enfants en sûreté chez cet ancien et noble ennemi de ma nation, je me joindrai à ses Bédouins, et, tout en secourant avec eux les opprimés, je chercherai mon cher Francis. »

Je retournai donc sur mes pas pour regagner ma demeure, mais ce n'était point chose facile, car les bandes hostiles, grossissant sans ce se, avaient envahi presque tout le quartier des chrétiens, le sang avait déjà coulé, plus de vingt cadavres jonchaient le sol, et les plaintes des mourants, les imprécations des soldats, les cris des femmes éperdues se mêlant au petillement de la flamme, offraient le plus affreux spectacle. Deux fois je fus sur le point d'être sabré par les brigands, et je ne leur échappai alors que par une espèce de miracle; plus loin une maison s'écroula avec un bruit horrible; je manquai d'être écrasé par sa chute, et il me fallut faire un long détour pour éviter les poutres enflammées et les débris brûlants qui encombrèrent la voie publique; et plus j'éprouvais d'obstacles, plus était violent dans mon cœur le désir de revoir ma femme et mes enfants, que l'inquiétude dévorait sans doute, et que de grands dangers menaçaient... hélas! quelque lugubre que fussent mes pressentiments, la réalité était plus affreuse encore, car voici ce qui s'était passé pendant mon absence.

Quelques instants après mon départ, Elia, suivie de ses enfants et de Théodora, sa jeune cousine, était montée chez son grand-père pour lui offrir une potion qu'il devait prendre avant la nuit.

Trouvant le vieillard endormi, elle s'était assise dans la galerie qui précédait la chambre à coucher, et, la tête appuyée dans ses mains, elle se livrait à de tristes réflexions, tandis que Théodora jouait avec ses petits neveux.

Soudain des coups redoublés enfoncèrent la porte de la maison, un bruit sinistre se fit entendre dans la cour, des pas pesants retentirent sur l'escalier, et un Druse apparut tout à coup le cimetière à la main. Il avait si mauvaise mine, son regard était tellement sinistre, que Théodora effrayée se cacha derrière un bahut. Elia, qui s'était levée pour voir d'où venait le bruit, jette un cri d'effroi, et pour se soutenir s'appuie sur la balustrade.

« Tu ne m'attendais point? lui dit le Druse d'un ton railleur.

— C'est vrai, répondit Elia; que viens-tu faire ici?

— Te sauver!

— Quel danger me menace?

— La mort, une affreuse mort. Les chrétiens nous sont livrés corps et biens, tu es ma part du butin, et je t'emmène avec moi dans le Schouf, car le même sang coule dans nos veines, et je t'ai toujours aimé.

— Peux-tu sauver aussi ma famille?

— Ta famille! les meurtriers de mon fils! s'écria-t-il avec un rire amer; oh! non, non, ne l'espère point!

— Alors je reste.

— Je te forcerai bien à me suivre. Écoute, ajouta-t-il, les moments sont précieux, j'emmènerai aussi tes enfants, à condition que vous renoncerez tous à être chrétiens et que vous adopterez nos croyances.

— Jamais! plutôt mourir eux et moi!

— Qu'ils meurent donc! s'écria le Druse irrité; aussi bien sont-ils le fruit de ton union avec cet étranger que j'abhore. »

Et saisissant mon plus jeune fils, bel ange au

cheveux blonds, âgé de dix-huit mois à peine, qui se jouait sur le tapis, il le lança dans la cour où le cher innocent tomba le crâne brisé.

La malheureuse mère, folle de douleur, se précipita comme une lionne en furie sur le meurtrier de son Benjamin; mais que pouvait le désespoir d'une femme sans défense contre un homme fort et bien armé? Avec son cimetière contre lequel l'infortunée Elia se coupaît en vain les doigts, il paraît de la main droite les coups qu'elle lui portait, tandis que de la gauche, prenant par les cheveux notre charmante Julie, l'enfant de notre amour, il la précipitait par-dessus la balustrade.

« Tue-moi donc aussi, tigre sans pitié! cria la pauvre mère en s'affaissant sur ses genoux.

— Non, je te l'ai dit, je veux t'emmener dans le Schouf, mais j'épargnerai les deux enfants qui te restent, si tu renonces à ton Jésus-Christ.

— Fuyez, sauvez-vous! » cria-t-elle à ses deux aînés immobiles d'effroi, tout en s'accrochant aux vêtements d'Ybrahim pour l'empêcher de les poursuivre.

Au même instant la porte de la chambre s'ouvrit, et le cheik Kavven, plus semblable à un spectre échappé du tombeau qu'à un homme encore vivant, se montra sur le seuil.

« Pourquoi ces cris, dit-il, et que se passe-t-il donc? »

Puis voyant Elia livide, échevelée, et reconnaissant Ybrahim :

« Traître! que viens-tu faire ici? » dit-il en s'avançant vers lui.

Son aspect était si imposant, son regard si terrible, que le Druse recula d'abord devant ce vieillard désarmé; mais retrouvant bientôt toute son audace :

« Venger mon fils! » s'écria-t-il avec fureur.

Et tirant un pistolet de sa ceinture, il fit feu sur le noble cheik.

« Mon Dieu! recevez mon âme, » balbutia le vieillard en s'affaissant sur le carreau.

Le Druse saisit Elia, folle de douleur, et tandis que d'autres scènes aussi épouvantables se passaient dans la maison, pendant qu'on entendait de tous côtés des cris de terreur et de désespoir, il l'entraîna de force vers l'escalier.

Ce fut alors que j'arrivai, cruellement blessé, mais plein d'espérance; j'avais échappé à mes bourreaux; j'avais pu joindre Abd-el-Kader, j'avais imploré son appui, et je venais, accompagné de plusieurs de ses cavaliers, pour sauver ma famille en la conduisant chez l'émir.

Ce qui se passa dans mon cœur en voyant la maison au pouvoir des assassins, les cadavres de mes enfants dans la cour et Elia se débattant dans les bras d'Ybrahim ne pourra jamais s'exprimer; le glaive tranchant qui m'aurait percé de part en part ne m'aurait pas fait éprouver une douleur comparable; je tombai comme un ouragan sur l'infâme ravisseur, à coups de poing je lui fis lâcher prise, un combat corps à corps commença entre nous, je le terrassai, je le foulai aux pieds.

« Au secours! au secours! à moi camarades! à moi Zabulen! » cria-t-il à plusieurs reprises.

Je sentis la lame d'un poignard s'enfoncer dans

mon épaule, je me retournai vers un nouvel ennemi, je lui arrachai l'arme des mains, et je m'en servis contre lui-même, le désespoir avait doublé mes forces, j'étais comme un sanglier aux abois.

Les cavaliers d'Abd-el-Kader accoururent, mes deux ennemis étaient déjà morts, je crois.

« Nous sommes arrivés trop tard, me dit l'un des Arabes, nous venons de parcourir la maison, les Druses ont tout égorgé.

— Eh quoi! mon beau-père, Ben Aridi, Boutros, sa jeune femme?

— Tous, tous.

— Et mes enfants, mes pauvres chers enfants?

— Emmène ta femme et partons, me répondit-il, le feu est au logis, nous n'avons pas de temps à perdre.

— Un instant, un seul instant, je vous en conjure. »

Je m'approchai d'Elia, restée debout et immobile.

« Elia, mon amour! es-tu blessée? » lui dis-je en la voyant couverte de sang.

Elle me regarda avec des yeux hagards sans me répondre. Je la touchai et je m'assurai que le sang qui souillait ses habits n'était pas le sien; alors la prenant par la main, je me penchai vers le cheik étendu sur le carreau.

« Père, m'entendez-vous? » lui dis-je.

Il ouvrit les yeux, promena autour de lui ses regards affaiblis, et nous reconnaissant l'un et l'autre :

« Je meurs tranquille, dit-il, tu es là pour la protéger. »

Et un instant après :

« Je vous bénis, mes enfants... Ainsi que Jésus sur la croix, je pardonne à mon bourreau! » ajouta-t-il en joignant les mains.

Ses lèvres s'agitèrent encore une fois, comme s'il eût voulu parler de nouveau, mais elles ne purent aider à la formation d'aucun son : un instant après il avait cessé de vivre.

Je passai le bras d'Elia sous le mien, elle se laissa entraîner sans résistance. Alors un faible cri se fit entendre, une voix prononça mon nom.

« Ferdinand, ne m'abandonne pas! »

Et, livide comme un fantôme, Théodora sortit de derrière le bahut où elle s'était cachée.

« Viens, viens, pauvre enfant, lui dis-je, donne le bras à ta cousine et descendons. »

Je demandai cependant aux Algériens la permission de parcourir toute la maison, ne pouvant croire à l'assassinat de tous ses habitants, et espérant en sauver quelques-uns. Mon Dieu! quel horrible spectacle s'offrit à chaque pas à mes regards dans cette maison, la veille encore hospitalière et paisible, où l'union et le bonheur régnaient dans une nombreuse famille! Ce furent d'abord dans la cour les cadavres de mes deux plus jeunes enfants. Plus loin, l'excellent Ben Kavven qui, plus heureux, était mort d'un seul coup de feu reçu en pleine poitrine.

Vous ne pourriez supporter le récit de toutes les cruautés exercées par les meurtriers sur les autres membres de la famille, et je n'aurais pas le courage d'en retracer les détails; tous ces malheureux avaient cessé de vivre, tous, excepté ma petite Amina, que je trouvai sanglante, mais respirant encore

sous le cadavre de l'infortunée Mariem. Je relevai ma pauvre enfant privée de connaissance, je la couvris de baisers et de larmes, et, l'enveloppant dans un pan de mon burnous, je l'emportai dans mes bras.

C'est ainsi que nous sortîmes de cette demeure, que la flamme avait déjà envahie, à moitié suffoqués par la fumée et nous soutenait à peine. Les Arabes d'Abd-el-Kader se montrèrent pleins d'humanité; grâce à leur secours et à leur généreuse protection, nous parvîmes à traverser le quartier chrétien, bouleversé de fond en comble, au milieu des imprécations furieuses d'une populace ardente et fanatisée qui criait : « Tuez-les ! brûlez-les vifs, qu'il n'en échappe pas un seul ! Ne craignez rien, les soldats ne vous empêcheront pas ! »

Nous fûmes accueillis chez l'émir où s'étaient déjà réfugiés un grand nombre de chrétiens. La plupart d'entre eux étaient dans un tel état d'accablement et de souffrance que c'est à peine s'ils remarquèrent notre arrivée. Quelques-uns cependant, émus de compassion, s'efforcèrent de nous soulager; on lava mes blessures et celles de mon enfant, et l'on nous donna des nattes pour nous coucher. Quant à ma pauvre Elia, qui nous avait suivis machinalement, conduite par sa cousine, sa raison était égarée au point qu'elle ne me reconnaissait pas, non plus que sa fille. A mes caresses les plus tendres, à mes paroles les plus touchantes, elle ne répondait que par des mots sans suite ou des tressaillements nerveux; ses yeux, démesurément ouverts, avaient une effrayante fixité, et tout en faisant de vains efforts pour la rappeler à la raison, je me demandais intérieurement s'il ne vaudrait pas mieux qu'elle ne la recouvrât jamais.

Vers le soir, les sœurs de charité qu'Abd-el-Kader avait envoyé chercher par ses cavaliers, arrivèrent auprès de nous. Tout effrayées qu'elles fussent encore des dangers qu'elles avaient courus, ces saintes filles ne perdirent pas un instant pour secourir les malades et les blessés, et offrirent au moins des consolations spirituelles à ceux qu'elles ne pouvaient autrement soulager.

J'étais tellement épuisé par la fatigue, par la perte de mon sang et par la fièvre qui me dévorait, que je dormis plusieurs heures, malgré mon affliction profonde et mes vives inquiétudes; mais Elia ne ferma pas l'œil un seul instant, à ce que m'apprirent les bonnes sœurs; elle conserva toute la nuit son inconcevable immobilité; on aurait pu la prendre pour la statue du désespoir.

Le lendemain matin les consuls, les pères Lazaristes et plusieurs autres chrétiens trouvèrent encore un refuge dans la maison de l'émir; lui-même faisait courir à la recherche de tous ceux qu'il connaissait. Convaincu désormais de la connivence des autorités turques, et voyant qu'il ne pouvait empêcher ces abominations, il envoyait du moins ses cavaliers parcourir la ville pour arracher à la mort tous ceux qu'ils pourraient rencontrer. Ce jour-là, les Druses du Bauran entrèrent à Damas, et le carnage redoubla. Pendant neuf jours-entiers que durèrent les massacres, plus de dix mille personnes furent égorgées, la plupart avec tous les raffinements d'une cruauté inouïe : plusieurs centaines de jeunes filles furent emmenées en esclavage, une grande partie

de la ville incendiée et réduite en cendres. Pendant ces affreuses journées, la conduite magnanime d'Abd-el-Kader ne se démentit pas un seul instant : malgré le danger d'attirer sur lui la colère des Druses, de voir sa maison prise d'assaut par ces barbares et de tomber lui-même en leur pouvoir, il continua à faire en faveur des victimes tout ce qu'il était humainement possible de tenter. Notre sort néanmoins était toujours bien à plaindre; entassés les uns sur les autres, blessés ou malades pour la plupart, ruinés, manquant de vivres et de médicaments, peu rassurés sur nos jours et ayant presque tous à déplorer la mort de parents et d'amis, nous souffrîmes à la fois de corps et d'âme.

Après deux jours d'agonie, ma pauvre petite Amina s'éteignit sur mes genoux sans que sa mère comprît ce nouveau malheur, sans qu'elle donnât le moindre signe de regret. C'était vers quatre heures du soir; je gardai toute la nuit auprès de moi le cadavre de mon enfant. Quand le jour fut venu, je me trainai vers le jardin, je creusai péniblement une petite fosse sous un oranger en fleurs, et, la mort dans l'âme, j'allai chercher le corps de la pauvre innocente; mais quelles furent à la fois ma surprise, ma joie et ma douleur, en apercevant Elia qui versait un torrent de larmes sur le pâle visage de sa fille. Je pris ma chère femme dans mes bras, je la serrai sur mon cœur, et nos pleurs se confondirent dans ce muet embrassement.

« Et mon Philippe, et mon père sont-ils sauvés ? » demanda-t-elle enfin.

Je baissai les yeux sans rien dire, elle me comprit.

« Eux aussi ! s'écria-t-elle ; ô mon Dieu ! mon Dieu ! mes quatre enfants ! mon père ! mon grand-père ! tous ! tous !... »

Elle tomba à genoux, je crus que sa raison l'abandonnait de nouveau; il n'en fut rien, ses larmes continuèrent à couler, mais ses yeux s'élevèrent vers le ciel, et des soupirs convulsifs s'échappèrent de son cœur. Je m'agenouillai à ses côtés et je priai longtemps avec elle, puis je me relevai sans bruit, je pris l'enfant dans mes bras et je me disposai à l'emporter, mais elle devina mon dessein et me déclara qu'elle irait avec moi. Nous portâmes le corps dans le jardin, nous déposâmes un dernier baiser sur le front glacé de notre chère Amina, et nous la couchâmes dans sa tombe. Elia cueillit deux branches d'oranger et en forma une croix qu'elle plaça sur la poitrine de son enfant; puis nous recouvrimmes de terre ces restes chéris, et nous regagnâmes silencieusement l'étroite chambre que nous partageions avec plusieurs autres réfugiés.

Elia ne pleurait plus, ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire, et son teint, si livide encore quelques heures auparavant, avait repris quelque apparence de fraîcheur, mais en serrant la main qu'elle me tendait, je sentis que cette main était brûlante et agitée d'un tremblement convulsif. J'appelai celle des sœurs de charité dont le savoir m'inspirait le plus de confiance, et je la priai de nous donner un bon conseil et ses soins charitables.

« Votre femme a une fièvre ardente, me dit-elle, un calme absolu lui serait nécessaire. »

Je suppliai Elia de se mettre au lit et de prendre du repos.

« A quoi bon ? » me répondit-elle.
Mais comme j'insistais fortement, elle se coucha à l'instant même. La sœur revint auprès de nous quelque temps après, apportant une boisson rafraîchissante.

« Faites-la boire de temps en temps, me dit-elle, et tachez surtout d'éloigner de son souvenir les horribles événements dont vous venez d'être témoins et victimes. »

La nuit s'écoula sans apporter aucune amélioration à l'état de la malade, il semblait au contraire empirer rapidement; la bonne sœur Marie ne voulait point me dire toute sa pensée à ce sujet, mais je lisais l'inquiétude sur son visage.

Elia ne se plaignait point cependant; je ne quittais pas le bord de sa couche, et lorsque ses yeux rencontraient les miens, un tendre sourire errait sur ses lèvres. Dès le lendemain elle demanda un des religieux, réfugié comme nous dans la maison de l'émir; il demeura une demi-heure auprès d'elle, et sortit ému et grandement édifié de ce qu'il venait de voir et d'entendre. Je le rejoignis dans la cour.

« C'est un ange, me dit-il en me serrant la main, un ange qui retourne au ciel. »

A ces mots je ne pus contenir mes larmes, je m'assis sur une pierre et je sanglotai comme un enfant; le père François me consola de son mieux, mais il est des douleurs que rien ne peut adoucir.

En rentrant dans la chambre, je trouvai Elia à moitié soulevée sur sa couche, tenant entre ses mains débilés le petit crucifix que j'avais toujours vu suspendu à son cou, et le baisant avec amour.

« Que Dieu est bon, me dit-elle, de me retirer tout de suite de cette misérable vie, de m'appeler dans le ciel, où je retrouverai nos chers enfants !

— Et moi ! m'écriai-je désespéré.

— Ah ! toi ! reprit-elle en me tendant les bras, tu es mon seul chagrin, mon seul regret en ce monde, car je t'aime de toutes les forces de mon âme !

— Si tu meurs, je veux mourir aussi, lui dis-je.

— Non, non, Ferdinand, tu ne mourras point, tu ne dois point mourir encore. Pense à ta vieille mère qui t'aime tant; retourne auprès d'elle, expie par ton amour tes torts à son égard; puis le jour viendra où nous nous retrouverons pour ne plus nous quitter jamais ! »

L'arrivée de la sœur Marie mit fin à ce douloureux entretien.

« Vous n'êtes pas raisonnable, me dit la religieuse, taisez-vous et n'augmentez pas le mal de votre pauvre femme par des émotions au-dessus de ses forces. »

Je ne répliquai point, je repris ma place à côté d'Elia et je la contemplai dans une muette extase; jamais elle ne m'avait paru plus belle; son visage, transfiguré par une foi ardente, par une espérance divine, brillait d'un céleste éclat; on eût dit une de ces vierges martyres que les peintres nous représentent couronnées d'une céleste auréole.

« Non, me dis-je, ce n'est point là une mourante, il y a tant de vie dans ce regard, tant de force encore dans ce jeune corps !... je la sauverai, nous irons vivre en France, dans ma belle patrie, et nous verrons encore d'heureux jours ! »

La nuit amena le sommeil, elle s'endormit doucement, sa main dans la mienne; mes yeux s'appesantirent aussi, des songes heureux me visitèrent. Au point du jour j'entendis un léger soupir et des mots entrecoupés.

« Jésus ! Marie ! daignez recevoir mon âme !

— Demandes-tu quelque chose ? » lui dis-je en m'approchant.

Il me sembla que ses lèvres glacées effleuraient mon visage, mais elle ne me répondit point. Je l'interrogeai de nouveau, même silence. Je mis la main sur son cœur, il avait cessé de battre !...

Au cri que je poussai soudain, mes compagnons de chambre se réveillèrent en sursaut et coururent appeler la sœur Marie, qui arriva précipitamment; elle souleva la tête de ma pauvre femme, chercha son pouls, passa une glace devant sa bouche, et, se tournant vers moi, qui attendais dans une indicible angoisse le résultat de cet examen :

« La mort des saints est précieuse devant le Seigneur, me dit-elle les larmes aux yeux; c'est dans le ciel qu'il faudra la chercher désormais ! »

Ce que je devins après cet affreux malheur, je ne le sais pas moi-même; ce coup terrible, le plus cruel de tous ceux que j'avais soufferts, me trouva sans courage; mes blessures de toute sorte se rouvrirent à la fois, la fièvre et le délire s'emparèrent de moi, je demeurai pendant plusieurs jours entre la vie et la mort. Les soins des sœurs et la force de mon tempérament triomphèrent de la maladie, je retrouvai à la fois ma raison et ma douleur. Dès lors une seule pensée m'occupa, un seul désir fit battre mon cœur, je voulais revoir ma mère, ma pauvre vieille mère, tout ce qui me restait à aimer dans ce monde !

Le carnage avait enfin cessé dans les rues (1), un

(1) « Le 17 juillet, dit M. Lenormand, les massacreurs, lassés de tuer, cessèrent leur œuvre effroyable. Une notable partie de la cité de Damas, si belle, si florissante, n'offrait plus aux regards qu'un monceau de décombres noircis par la flamme. »

Voici la récapitulation du nombre des victimes du fanatisme musulman en Syrie, du 30 mai au 17 juillet, c'est-à-dire dans 49 jours :

A Saïda et à Djézrin.....	1,800 morts.
Dans un bois entre ces deux villes.....	1,200
A Hasbeïya.....	1,000
A Rascheïya.....	800
A Zah'lèh.....	700
A Deir-el-Kalmar.....	2,400
A Damas.....	11,000

» Il faut ajouter à ces chiffres celui des gens tués dans les villages aux environs de Beyrouth, chiffre que l'on ne connaît pas exactement, mais qui doit être au moins de 3,000. On obtient ainsi un total de 21,900 victimes massacrées en moins de deux mois. Encore ce total est-il certainement au-dessous de la vérité, car nous nous sommes bornés à prendre pour les morts de Damas le nombre de M. Spartalis au lieu de celui de M. Lanusse, plus élevé, et nous n'avons pas pu y faire figurer la quantité énorme de meurtres individuels.

Le nombre des villes, bourgs et villages détruits pendant le même temps et dans les mêmes districts, est de 172. »

(Les Derniers Événements de Syrie, par F. Lenormand.)

nouveau pacha remplaçait à Damas le perfide Achmet, mais les campagnes environnantes et toutes les routes de la Syrie étaient toujours dangereuses à parcourir. Le généreux Abd-el-Kader, non content d'avoir sauvé la vie à plus de quinze cents chrétiens, les fit escorter jusqu'à Beyrouth, où les blessés et les malades furent recueillis dans la maison des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, dont la prodigieuse charité secourait toutes les misères (1). On ne saurait se faire une idée du zèle et de l'activité que déployaient ces saintes filles pour venir en aide à ce grand nombre de chrétiens réfugiés à Beyrouth de tous les points de la Syrie, et n'ayant ni pain ni asile. Elles voulurent bien se charger de Théodora et servir de mère à cette pauvre orpheline. Par leur entremise j'obtins le passage gratuit sur un des bâtiments des compagnies impériales, et c'est ainsi que, soutenu par l'ardent désir de revoir ma vieille mère, je suis arrivé à Marseille, où devait s'évanouir ma dernière espérance, et où je serais mort de douleur et de misère sans votre généreux secours !...

CONCLUSION

Le récit du pauvre Ferdinand avait fait couler bien des larmes parmi ses auditeurs, et cette émotion ne resta point stérile : madame Gosselin et sa charmante fille trouvèrent dans leur excellent cœur des paroles de consolation capables d'adoucir une si grande infortune, et le docteur se livra à des recherches si actives qu'il apprit bientôt que madame

Donnar, après avoir vendu la Roselière, s'était retirée dans un couvent, où elle vivait triste mais calme, ne sachant rien des événements du monde, ne demandant à Dieu qu'une seule grâce, celle de revoir son fils avant de mourir.

Ce vœu maternel devait être exaucé. Après avoir, avec les ménagements convenables, préparé la mère et le fils à une entrevue si ardemment désirée, le docteur conduisit lui-même son malade, presque entièrement rétabli, au couvent habité par madame Donnar, et, se retirant discrètement, il les laissa se livrer sans témoins à des transports de joie mêlés de bien des regrets !

Quelques jours plus tard madame Donnar acheta une jolie petite bastide à une demi-lieue de la Roselière, et son fils, fidèle au souvenir et docile aux derniers avis de la chère compagne de sa vie, ne s'occupa plus qu'à dédommager sa bonne mère de tous les chagrins qu'il lui avait causés jadis. Il écoutait ses conseils, prévenait ses moindres désirs et s'efforçait, de peur de l'affliger, de lui cacher une douleur qu'il ne pouvait surmonter. Jamais, dans les plus beaux jours de sa jeunesse, l'excellente femme n'avait été si heureuse que depuis l'arrivée de son Ferdinand ; elle savourait à longs traits cette joie immense que goûta le père du prodigue de l'Evangile au retour de son enfant ; elle retrouvait son cher fils plus tendre et plus respectueux qu'elle ne l'avait espéré dans ses plus doux rêves, et sans oser lui en parler, elle formait déjà des projets auxquels il était bien loin de penser.

Mais le bonheur parfait est de courte durée dans ce monde, madame Donnar ne devait pas jouir longtemps de celui qui lui était accordé. Un an après son installation dans sa petite bastide, elle tomba malade et mourut presque sans souffrance, en bénissant son fils bien-aimé.

Les bons voisins de Ferdinand ne l'abandonnèrent pas dans ce nouveau malheur ; il reçut leurs soins avec reconnaissance, mais il n'accepta point l'offre qui lui fut faite de venir passer quelque temps à la Roselière. Huit jours après la mort de sa mère il vint remercier M. et madame Gosselin de tout l'intérêt qu'ils lui avaient témoigné en toute circonstance ; sa douleur était profonde, et cependant jamais il ne s'était montré plus affectueux.

Quinze jours s'écoulèrent ensuite sans qu'on entendit parler de lui. Le père Gosselin, qui l'avait pris en amitié, sortit malgré le mauvais temps pour aller savoir de ses nouvelles, mais il trouva la bastide fermée. Une seconde tentative ne fut pas plus heureuse ; on s'informa alors de ce que M. Donnar était devenu, et l'on apprit seulement par un matelot des paquebots des Messageries impériales, qu'un homme de haute taille et qui paraissait plongé dans une grande affliction, avait fait la traversée de Marseille à Beyrouth, à peu près à l'époque de la disparition de M. Donnar ; que cet homme, à peine débarqué, s'était rendu à la maison des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, et qu'on l'avait revu deux jours après, un bâton à la main, se dirigeant vers la montagne.

Ferdinand Donnar, si c'était lui, avait voulu revoir sans doute le village de Bennakir, ou ce qui paraît plus probable encore, d'après quelques pa-

(1) « Les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul de Beyrouth, dit encore M. Lenormant, témoin oculaire de leur noble conduite, se montraient dignes de leur saint fondateur.

» La supérieure, la vénérable sœur Gélac, avec dix-huit autres sœurs, trouvait moyen de suffire à tout : soigner les blessés et les malades, nourrir les pauvres, recueillir les orphelins. Son zèle entraînait tout le monde, et, de chacun de ceux qui allaient la voir, elle savait faire un utile auxiliaire pour ses bonnes œuvres. Des uns elle faisait des quêteurs, qui allaient partout recueillir des aumônes et des secours ; les autres, électrisés par elle, devenaient les pourvoyeurs de son hôpital, et s'en allaient, quelquefois au péril de leur vie, rechercher hors de la ville les blessés qu'ils pouvaient rencontrer. M. de la Roncière lui envoyait chaque jour une escouade de quelques matelots pour protéger sa maison ; elle avait su en faire d'excellents infirmiers et des sergents de ville parfaits, qui maintenaient l'ordre, chose bien difficile, dans les distributions de pain faites quelquefois à plus de mille personnes affamées et prêtes à se battre pour recevoir ce bienheureux morceau de pain, qui leur permettait de vivre encore un jour.

» L'établissement des sœurs de charité de Beyrouth est un des plus beaux et des plus vastes qui existent dans l'Orient. En temps ordinaire, il renferme un hôpital, un dispensaire, un orphelinat, un hospice d'enfants trouvés, un pensionnat, une école gratuite et une école normale qui forme, dans les jeunes filles du pays, des institutrices pour les villages chrétiens de la montagne.

» Aujourd'hui la pension et l'école ont cessé. Toute la maison est convertie en un immense hospice. Deux cents blessés sont couchés partout, dans les anciennes salles de l'hôpital, dans les classes, dans les chambres des sœurs. En outre, le même nombre vient chaque jour se faire panser au dispensaire ; puis chaque jour aussi les sœurs distribuent du pain à un millier de femmes et d'enfants qui n'ont plus d'autre ressource. » (Même ouvrage.)

roles qui, lui étaient échappées dans sa dernière visite à la Roselière, il avait été demander à son ancien ami, le supérieur du couvent de la Khez-

heyeah, un refuge assuré contre les tentations du désespoir, une retraite paisible pour vivre et mourir saintement ! Comtesse DE LA ROCHE.

LE LÉZARD

Un jour, seul dans le Colisée,
Ruine de l'orgueil romain,
Sur l'herbe de sang arrosée,
Je m'assis, Tacite à la main.

Je lisais les crimes de Rome,
Et l'Empire à l'encan vendu,
Et, pour élever un seul homme,
L'univers si has descendu.

Je voyais la plèbe idolâtre
Saluant les triomphateurs,
Baigner ses yeux sur le théâtre
Dans le sang des gladiateurs.

Sur la muraille qui l'incruste,
Je recomposais lentement
Les lettres du nom de l'Auguste
Qui dédia le monument.

J'en épelais le premier signe ;
Mais déconcertant mes regards,
Un lézard dormait sur la ligne
Où brillait le nom des Césars.

Seul héritier des sept collines,
Seul habitant de ces débris,
Il remplaçait sous ses ruines
Le grand flot des peuples taris.

Sorti des fentes des murailles,
Il venait, de froid engourdi,
Réchauffer ses vertes écailles
Au contact du bronze attiédi.

Consul, César, maître du monde,
Pontife, Auguste, égal aux dieux,
L'ombre de ce reptile immonde
Éclipsait ta gloire à mes yeux.

La nature a son ironie ;
Le livre échappa de ma main.
O Tacite, tout ton génie
Railla moins fort l'orgueil humain !

LAMARTINE.

(Méditations inédites.)

Economie Domestique

Écorces de melon au vinaigre.

(Hors-d'œuvre.)

Après avoir mangé l'intérieur du melon, pelez légèrement l'extérieur de la grosse écorce et coupez-la en petits dés. Faites bouillir cinq minutes à l'eau de sel. Préparez dans une autre casserole un litre de vinaigre de vin, 100 grammes de sucre blanc, un bâton de cannelle, six clous de girofle, sel et poivre; mettez dans cette préparation l'écorce de melon, laissez bouillir pendant cinq minutes; versez le tout dans un bocal, ne couvrez que lorsque le liquide sera froid.

Sirop de mûres.

Prenez deux livres de mûres un peu avant leur parfaite maturité, mettez-les sur un feu doux dans une bassine avec deux livres de sucre en poudre. — Laissez bouillir doucement sans presser ni écraser le fruit, jusqu'à ce qu'en laissant tomber quelques gouttes de haut sur une assiette, elles y forment de petites perles. Passez sur un tamis clair, et lorsque le sirop sera à peu près froid, mettez en bouteilles. Ce sirop est excellent contre les maux de gorge.

Correspondance.

J'ai reçu des lettres de plusieurs d'entre vous, mesdemoiselles, dans lesquelles on me demande conseil sur des sujets bien opposés les uns aux autres. Je ne répondrai qu'aux demandes les plus importantes, car une correspondance trop longue pourrait fatiguer votre attention et votre amitié.

Laurence *** demande si une jeune fille âgée déjà de dix-huit ans, peut se permettre de parler de littérature, beaux-arts, histoire, etc. La demande est à la fois grave et vague; tout est dans la nuance et le tact. Quant à la manière de procéder en ce genre, elle est très-délicate, et beaucoup de jeunes filles y échoueraient.

Une jeune fille, qui doit toujours tendre à s'effacer et à se faire oublier, dont le charme principal est la modestie, souvent même le silence, comment se la représenter, traitant des sujets sur lesquels elle ne peut être éclairée par le savoir et l'expérience, ces deux grands maîtres qui lui man-

quent encore? car enfin il faut bien se persuader qu'à dix-huit ans on sait peu de chose, mes chères amies, et fort heureusement. La science serait pour vous un triste avantage, et vous nuirait au lieu de vous servir. Vous êtes comme les nouveau-nés, qui n'ont pas encore de dents; la nature est sage et place tout en son lieu. Si les petits enfants pouvaient manger des noisettes, leur faible estomac s'en trouverait mal, puisqu'il ne digère encore que le lait.

Il est donc peu convenable d'entendre une jeune fille parler littérature, discuter sur un livre ou sur un tableau; c'est si vrai que même lorsque vous êtes entre vous, et que prêtant de loin l'oreille à vos conversations intimes, nous vous entendons parler sur quelques sujets semblables, il est rare que nous ne remarquions pas en riant, cet air content de soi, railleur pour autrui, un peu pédant toujours, naturel à tout caractère inachevé, et à la médiocrité, air que l'âge détruira sans doute en quelques-unes d'entre vous, mais à la plupart il

n'apportera pas grand avantage, puisqu'il est certain que la réunion de l'esprit, du jugement et du savoir est chose bien rare.

Maintenant, vous répondrez à cela que tout le monde n'a pas la prétention de parler comme madame de Sévigné ou madame de Staël, et que vous vous contentez de rester sur le terrain des plus humbles; soit! mais cette réponse, qui serait excellente pour toute mère de famille, n'est pas bonne pour vous, et ne saurait vous excuser de vous poser comme des douairières, d'en prendre la place, les forçant même souvent à se taire et à vous écouter.

Vous voyez que je n'approuve pas ces causeries, toujours en dehors de vos attributions, et qui vous gagnent si peu d'ailleurs la sympathie de ceux qui vous écoutent.

J'en appelle à votre jugement, mes amies. Que dites-vous d'une jeune fille que vous entendez pérorer et discuter avec des hommes ou des femmes beaucoup plus âgés qu'elles? Vous en connaissez sans doute, et quelle que soit la bienveillance que vous devez avoir envers tout le monde, il n'est pas que vous n'ayez ri en vous-même de ces ridicules beaux esprits. J'en connais qui comptent à peine dix-huit printemps, et seraient plus appréciées, si on les voyait encore occupées de leur poupée de satin rose, plutôt que de les entendre discuter sur la traite des nègres ou le dernier livre qui vient de paraître.

Dernièrement encore, je soutenais une thèse avec une de ces agréables causeuses. Je n'ai pas à me reprocher de malice bien sévère envers elle; je trouvais même ce petit *Socrate* en crinoline, si jolie et gracieuse d'ailleurs, que je faisais tous mes efforts pour éloigner d'elle tout ridicule; en mère de famille, je lui devais l'indulgence; mais je regardais ma fille stupéfaite de ce babillonnement, leçon meilleure du reste, que tout ce que je lui dis là-dessus depuis son enfance.

Marguerite *** m'écrivit pour me dire que son caractère vif, très-gai, un peu moqueur, bon enfant, mais enclin à la raillerie, est souvent, à cause de cela, repris par ses parents; elle trouve cette sévérité trop grande. Elle aime l'esprit mordant et satirique, dit-elle, et le recherche même dans ceux qu'elle rencontre, parce qu'ils l'amuse.

Je n'ai rien à dire si l'esprit méchant l'amuse; chacun a son goût, il n'en faut pas disputer; mais j'avoue que si c'est à cette âpre gaieté qu'elle donne la préférence, elle n'a pas l'esprit bien délicat, et, de plus, en suivant cette redoutable voie, elle se prépare des leçons bien dures et de bien tristes jours.

La douceur de l'esprit est la première grâce d'une femme. C'est la beauté de tous les âges et de toutes les conditions; celle qui nous fait le plus d'admirateurs et le plus d'amis. Grâce adorable plus nécessaire encore que la jeunesse et la beauté, puisqu'elles ne peuvent se passer de cette qualité que je mets certainement au-dessus de l'esprit quel qu'il soit.

Cette douceur porte avec elle presque tous les biens du monde moral, en attirant à nous la sympathie, don précieux que la malignité n'obtiendra jamais, et sans lequel il n'est pas possible d'espérer de bonheur.

L'esprit mordant et moqueur est peu amusant. Pour des pensionnaires, c'est possible qu'il le soit, car c'est là leur défaut; généralement entre elles la moquerie est à la mode. Je connais des pensionnaires qui se moquent de leurs grand-mères; après cela, il leur est bien permis de se moquer de vous ou de moi, n'est-ce pas?

Mais je voudrais savoir si en dehors de leur petit cercle de jeunes filles, elles trouvent beaucoup de gens qui s'amusent de leurs bons ou mauvais mots, et les trouvent, après les avoir entendues, fort spirituelles?

J'en doute; d'autant plus que connaissant bien le monde et ses travers, connaissant aussi ses jugements si sains et si justes, je sais de quel poids secondaire est au milieu de lui cette réputation solennelle d'esprit méchant, dont il fait bon marcher.

Non, l'esprit moqueur n'est pas amusant, il s'en faut. Parce que vous voyez rire, vous croyez nous avoir amusés, et c'est une erreur; vous en êtes pour vos frais. À peine êtes-vous partie, on se demandera quels sont donc vos immenses avantages, pour oser ainsi juger si sévèrement d'autrui; si vous en avez beaucoup, ils diminueront sensiblement aux yeux des gens raisonnables et sensés qui vous ont écoutée; je vous laisse à penser ce qu'on dira de vous si vous n'en avez pas, ou si vous en avez peu.

Et dans les relations habituelles de la vie, au sein de la famille, quelle redoutable personne vous faites, armée de cette cruelle raillerie dont tout le monde se gare comme d'un ouragan, et qui établit entre vous et ceux qui devraient vous aimer, une lutte de tous les instants. Ce sont de continuel assauts, des coups d'épingle sans cesse renouvelés; chacun se méfie de vous.

Vous êtes étrangère au milieu de ceux qui devraient être vos amis; au milieu même de vos parents, tous blessés par quelque attaque plus ou moins directe ou sanglante de votre part. À côté de vous, vous voyez recherchée une personne qui par sa bienveillance et sa douceur d'esprit a su se faire aimer de tous ceux pour lesquels vous n'êtes plus qu'une ennemie. Ils comptent sur elle, on ne compte plus sur vous; tout est là, pour les tendresses de ce monde. Dieu seul aime les ingrats; l'humanité n'est pas si désintéressée.

Vous voyez, Marguerite, que l'esprit de douceur est préférable à l'esprit méchant et moqueur.

Préférable pour vous surtout, qui en êtes la première victime.

Je terminerai cette lettre en relevant encore un mot de votre lettre en désaccord avec votre penchant à la raillerie.

Vous dites « que vous êtes une bonne enfant. » Vous ne vous gênez guère de vous donner cette douce et gracieuse épithète, après avoir avoué que vous êtes moqueuse et malveillante! Bonne enfant; mais c'est, par excellence, la qualité de votre âge. Une bonne enfant! qu'annonce t-elle? la bonté, la gaieté, la bienveillance pour tout le monde.

Je me la figure toujours souriante, trouvant tout bon et tout bien; jamais occupée d'elle, ne songeant qu'aux autres, défendant ses amies, ne leur voyant aucun défaut. Si je faisais son portrait, je la couronnerais de roses et de lauriers, les deux symboles de l'amour et de la paix.

MODES.

Les projets de voyage et les apprêts de départ sont la grande préoccupation du moment, il est en effet peu de personnes qui n'éprouvent pas à cette époque le besoin de se déplacer; celles qui, jusqu'à présent, n'ont pu abandonner leur demeure, attendent avec impatience, après une année de labeur, les vacances qui vont leur permettre d'augmenter le nombre des touristes. C'est réellement une fièvre de mouvement qui s'empare de tous, et non pas exclusivement l'amour de la verdure si vantée à juste titre; car les habitants de la province viennent à leur tour envahir Paris, qui, pendant cette saison, ne perd rien de son animation habituelle, seulement les physionomies ne sont plus les mêmes.

Vous savez, mesdemoiselles, qu'avant de vous éloigner de votre habitation, vous devez avoir cette prévoyance, qui est la science du voyage, afin de ne manquer d'aucun objet nécessaire en route.

Réunissez surtout le plus de choses possible en diminuant, autant que vous le pourrez, le nombre des colis; vous ignorez les ennuis que causent ces malheureux colis, car le soin de les surveiller revient au père, au mari, ou bien au frère; ménagez leurs peines, afin qu'ils ne soient pas portés à regretter d'avoir entrepris le voyage avec vous.

Examinons ce que vous avez à mettre dans vos malles et la manière dont vous les disposerez, suivant la destination de votre voyage.

Supposons d'abord que vous partez en *touriste*, c'est alors que les bagages devront être le plus simplifiés, afin de ne pas être esclave de caisses qui vous empêcheront de visiter les endroits les plus pittoresques; ayez soin de faire à l'avance la liste de ce que vous voulez emporter, car au dernier moment, l'esprit qui est parti en avant-coureur, ne sera plus là pour présider sagement aux emballages, et vous pourrez manquer de choses indispensables, dans une contrée dépourvue de ressources.

Les robes de mohair avec les collets ou paletots pareils soutachés, garnis de velours ou de rubans posés à plat, seront préférables aux robes ornées de volants qui, dans les longues marches, ramassent une poussière dont on se débarrasse avec peine: deux robes du même genre et un chapeau rond en paille grise suffiront, si vous n'avez à visiter aucune ville dans laquelle vous ayez à vous présenter chez quelque personne de votre connaissance; dans le cas contraire, il faudra avoir une caisse à chapeau et vous munir d'une toilette de ville; une robe en foulard ou taffetas, unie de la jupe, car les garnitures sont toujours froissées par le ballonnement des voitures; vous devez bannir complètement les robes en piqué, organdi, gaze, etc., qui peuvent être chiffonnées et que vous ferez repasser difficilement; comme pardessus, vous aurez l'écharpe pareille à la robe; pour jeune femme le châle ou le collet noir garni de guipure ou de dentelle, et un chapeau en crin ou paille avec fleurs et rubans assortis à la nuance de la robe; je vous engage à n'emporter ni un chapeau de crêpe, ni un chapeau de tulle, qui se défraichissent beaucoup trop vite.

Les cols plats et les manches à coude avec poignets plats, unis, en broderie russe ou avec application de valenciennne sont les plus faciles à loger dans les

caisses. Quant aux jupons de couleur, si, par un beau soleil à Paris, ils sont moins jolis que les jupons blancs, vous conviendrez qu'en voyage ils sont fort commodes. La chaussure doit être un peu forte si vous voulez gravir les sentiers rocailleux; n'emportez que des bottines neuves, que vous aurez seulement brisées, afin de ne pas endommager vos pieds par la première promenade un peu longue que vous ferez; n'oubliez pas des pantoufles, que vous trouverez avec grand plaisir le soir en rentrant à l'hôtel.

J'ai vu souvent faire des malles et négliger une précaution qui évite bien des impatiences, lorsque l'on est en route; on place les chemises d'un côté, les bas d'un autre, les mouchoirs sont mis soigneusement ensemble, et lorsque l'on a besoin de l'un des objets qui ont en le malheur d'être posés au fond de la caisse, on est obligé de la défaire entièrement; ayez donc soin de disposer votre linge par séries de toutes les différentes parties de votre toilette, vous aurez toujours ainsi sous la main ce qui vous sera nécessaire.

Si vous consacrerez votre temps à des amis chez lesquels vous séjournerez, ou si vous restez dans votre campagne, vous aurez alors des toilettes en étoffes légères; les robes d'organdi sont très en vogue, et, pour toilette, la gaze de Chambéry et le fil de chèvre; la jupe se fait unie avec un large ourlet, garnie de ruches, ou avec des volants tuyautés; les corsages sont montants à pointes devant et derrière, décolletés avec pèlerine carrée, ou en veste grecque, avec ceinture à pointe et canezou en organdi ou mousseline. Étant installée dans une habitation, vous pouvez adopter, comme costume d'intérieur, les robes en piqué, ou en toile du Mexique écarlate, soutachées en noir, cette dernière toilette est jolie et d'un porté très-agréable.

Aux bains de mer ou aux eaux, si vous avez l'intention de vous rendre au salon et d'assister aux concerts et aux bals, vous emporterez les toilettes nécessaires pour ces circonstances; vous savez déjà qu'elles doivent être plus simples l'été que l'hiver. Pour robe de bal, je préfère, pour jeune fille, la tarlatane blanche avec quelques fleurs légères dans les cheveux.

Peut-être choisirez-vous une plage peu connue et sur laquelle la mode n'aura pas encore fait son invasion; là, le costume de *touriste* vous suffira, car vous jouirez d'une bien plus grande liberté que dans ces endroits en vogue, où l'on transporte les brillantes fêtes de Paris avec un peu plus de laisser-aller, que l'on devrait éviter de porter quelque fois trop loin.

Quel que soit le but de votre voyage, ayez soin de vous munir d'une petite provision de fil, aiguilles, boutons, lacets; des morceaux pareils à vos robes et du cordonnet assorti. N'oubliez pas de ménager une place pour l'eau et la pommade vivifiques en dépôt chez M. Binet, 29, rue Richelieu, ainsi que le cold-cream vivifique; ayez aussi du savon et de l'eau de Cologne; de l'essence du Canada, qui fait disparaître complètement les taches sur les étoffes, en suivant avec soin les instructions données sur le flacon, que vous vous procurerez chez les principaux parfumeurs. Ne négligez pas une petite pharmacie portative en cas d'accident, et surtout de l'alcali, afin de frotter immédiatement la piqure de quelque insecte malfaisant. Prenez avec vous du papier, des plumes

et de l'encre dans un encrier de poche ; que rien ne vous empêche de donner de vos nouvelles à votre famille et à vos amis pendant votre absence.

Ces détails vous paraîtront peut être fatiles, mes chères amies, mais songez que vous parcourrez peut-être des pays de peu de ressources, ou dont vous ignorez les ressources, et par votre manque de prévoyance au moment du départ, vous serez créé de grands ennuis qui troubleront souvent les plaisirs du voyage.

Je viens répondre à une question que me font plusieurs abonnées : « De quelle manière faut-il se peigner ? » La coiffure généralement adoptée aujourd'hui, est en bandeaux doubles soutenus par deux crêpés de différentes grandeurs ; pour jeune fille, celui du haut doit être plus petit que celui du bas ; on partage le bandeau en deux ; dans la hauteur on place d'abord le petit crêpé en haut, puis le plus gros dans le bas, on tourne les cheveux en laissant l'oreille découverte ; la résille avec nœud de ruban

sur le sommet de la tête convient très-bien à ce genre de coiffure. Pour jeune femme, les bandeaux ne se font pas de même ; le crêpé doit être plus volumineux et surtout plus long, on le place sous les cheveux après les avoir partagés dans la hauteur, comme je viens de le dire, puis on enferme le crêpé dans les cheveux en les tournant en dedans ; on pose ensuite le petit crêpé dans le second bandeau, en relevant les cheveux sur le crêpé, de manière à couvrir l'oreille. On trouve ces crêpés chez M. Croisat, rue Richelieu, 76, le prix est de 7 fr. ou 9 fr. le jeu, c'est-à-dire les quatre, suivant la grosseur ; les petits peignes sont en buffle, il faudrait ajouter 3 fr. pour les avoir en écaille.

Il ne me reste plus qu'à vous faire mes souhaits pour un heureux voyage ; profitez des beaux jours, jouissez des sites magnifiques que vous allez visiter, et que celles d'entre vous qui dessinent n'oublient pas leurs crayons, afin de rapporter des souvenirs que plus tard elles trouveront avec bonheur.

EXPLICATIONS

Planche VIII

COTÉ DES BRODERIES : 1 et 2, Tablier d'enfant — 3 et 4, Garnitures — 5 et 6, Parure en toile — 7 et 8, Parure mousseline — 9, Entre-deux — 10 et 11, Parure — 12, Entre-deux — 13, D. G. — 14, M. F. Taie d'oreiller — 15, A. D., linge de table — 16, Garniture — 17, Mouchoir avec J. G. — 18, A. G. — 19, A. L. R. enlacés à l'impériale — 20, N. A. B. enlacés — 21, S. J. couronne de comte — 22, Mouchoir avec *Constance* — 23, Écusson avec *Mélanie* — 24, *Nelly*.

COTÉ DES PATRONS : 1 à 11, Robe d'enfant — 12 à 15, Chapeau de baby — 16 à 19, Carré en filet pour couvrelit — 20 à 23 bis, Fanchon en tricot — 24 et 25, Dalhia en laine — 26, Fond en tricot — 27, Bande en lacet.

COTÉ DES BRODERIES

1 et 2, TABLIER d'enfant, plumetis, cordonnet et feston.

1, Pièce du tablier.

2, Manche.

La jupe du petit tablier se taille à pointes comme les jupons, afin de donner plus d'ampleur dans le bas ; elle doit avoir de 40 à 45 centimètres de longueur ; le haut est échancré de manière à suivre les contours de la pièce devant et derrière.

3 et 4, GARNITURES pour objets de lingerie, plumetis et feston.

5 et 6, PARURE sur toile.

La ligne ponctuée indique l'endroit où la pointe doit être pliée ; le col est droit derrière ; il faut faire la piqure du côté opposé à celle des pointes.

7 et 8, PARURE sur mousseline avec entre-deux découpés. Il faut commencer par broder les petites rosaces qui se trouvent au milieu ; on fait ensuite un s ton très-fin sur le tracé du petit dessin des entre-

deux et un autre feston de chaque côté, afin de pouvoir découper la mousseline ; puis on fait un jour dans l'intervalle des festons. La croix pointillée indique la partie de mousseline que l'on doit enlever.

9, ENTRE-DEUX pour layette ou trousseau, plumetis.

10 et 11, PARURE sur mousseline, plumetis, cordonnet, feston et point de sable.

12, ENTRE-DEUX pour layette ou trousseau, plumetis et cordonnet.

13, D. G., anglaise, plumetis.

14, M. F., pour taie d'oreiller, plumetis et cordonnet.

15, A. D., pour linge de table, plumetis et cordonnet.

16, GARNITURE pour pantalon d'enfant, plumetis et feston.

17, Mouchoir avec J. G., plumetis et feston.

18, A. G., gothique, plumetis et cordonnet.

19, A. L. R. enlacés à l'impériale, plumetis et cordonnet.

20, N. A. B. enlacés, plumetis et cordonnet.

- 21, S. J. avec couronne de comte, plumetis et cordonnet.
 22, Mouchoir avec *Constance*, lacet, pois et feston.
 23, Ecusson avec *Mélanie*, plumetis et cordonnet.
 24, *Nelly*, plumetis et cordonnet.

COTÉ DES PATRONS.

1 à 11, Robe d'enfant de quatre à cinq ans.

- 1, D'avant.
- 2, Dos.
- 3, Manche.
- 4, Poignet de la manche.
- 5, Revers de la manche.
- 6, Berthe.
- 7, Ceinture.
- 8 et 9, Pan de la ceinture.
- 10, Bande pour orner le bas de la jupe.
- 11, Croquis de la robe.

Cette petite robe se fait en piqué blanc, soutaché en blanc ou en laine noire, le revers remonte sur la manche, ainsi que l'indiquent les lettres de raccord; on prolonge le feston dans toute la longueur du pan de la ceinture; le dessin de la jupe se fait sur une bande rapportée.

12 à 15, CHAPEAU de baby.

- 12, Passe.
- 13, Fond.
- 14, Bavolet.
- 15, Croquis du chapeau.

Il se fait en piqué.

Doublez la passe en jaconas, jetez un fil sur la deuxième ligne en enfermant dans le bord une grosse ganse, nommée *bourdon*, de 68 centimètres de long; vous ferez tourner cette ganse autour des jous jusqu'à la lettre A. Placez une seconde ganse de 42 centimètres entre les deux lignes suivantes; puis une troisième de 36 centimètres. La passe se trouvera froncée sur la ganse. Vous monterez le fond et le bavolet en vous dirigeant sur la planche pour les lettres de raccord et les plis; la ligne noire indique le bord du pli, et la ligne ponctuée donne la profondeur du creux du pli.

16 à 18, COUVRE-LIT en filet et bandes de toile brodées en lacet.

- 16, Dispositions des carrés et des bandes.
- 17, Bande en lacet.

18, Petit carré brodé se plaçant au bout de chaque bande.

19, GRAND CARRÉ brodé au crochet sur métier, avec du coton un peu plus gros que celui du filet, de manière à remplir les feuilles en allant et en revenant seulement une fois dans chaque. Le cœur de la fleur est brodé en reprise avec du fil fin. Les bandes en toile ont un ourlet piqué tout autour.

La même disposition de carrés peut servir pour voile de fauteuil; on les garnit d'une dentelle en filet ou d'un effilé.

20 à 23 bis, FANCHON en tricot, pour bains de mer.

- 20, Patron des boules.
- 21, Boule commencée.
- 22, Boule coupée.
- 23, Détail du tricot.
- 23 bis, Croquis de la fanchon.

Prenez 60 grammes de laine anglaise grosse ou blanche pour le fond, et 60 grammes de laine de

Saxe de la même nuance pour les boules, et deux aiguilles à tricoter en bois, ayant 2 centimètres de circonférence. Tout le tricot de la fanchon est en tricot mousse.

Montez 137 mailles et faites 23 rangs en tricot mousse. Pour la pointe qui se met sur le dessus de la tête, il faut, à partir du 24^e rang, laisser de chaque côté quelques mailles sans les tricoter; ainsi, à ce rang, on retourne le tricot en laissant 19 mailles sur l'aiguille, et au 25^e également. Les rangs impairs se font de même que les rangs pairs qui les précèdent.

Au 26^e rang, on laisse 11 mailles de plus sans les tricoter, ce qui fait 30 mailles. Au 28^e rang et au 30^e rang, vous laissez 3 mailles de plus sur l'aiguille; vous devez en avoir 36 de chaque côté.

Prenez une troisième aiguille et faites des mailles rabattues sur les 36 mailles que vous avez laissées de chaque côté, pour fermer les deux bouts de la fanchon. Vous revenez ensuite terminer la pointe, en diminuant d'une maille à la fin de chaque rang, c'est-à-dire en prenant deux mailles ensemble. Lorsque vous n'aurez plus que 5 mailles sur l'aiguille, vous fermerez le tout par des mailles rabattues.

Le tricot terminé, vous passez une laine double tout autour en la tendant un peu, de manière à empêcher le tricot de s'allonger.

Pour les boules qui garnissent le tour, taillez dans une carte deux petits ronds sur le patron n^o 20, en ayant soin de faire le trou du milieu un peu plus grand que celui du patron.

Vous placez ces deux ronds l'un sur l'autre et vous les enfoncez ensemble, comme s'ils n'en faisaient qu'un, en les couvrant de laine comme vous l'indique le n^o 21; mettez autant de laine que vous le permettra la grosseur du trou, plus vous le remplirez et plus la boule sera ronde. Coupez deux bouts de laine de 1 m. 20 c., et passez les ensemble avec une aiguille à l'un des bouts de la fanchon, du côté où le tricot est droit, puis dans le milieu de la boule; coupez la laine tout autour sur le bord extérieur, jusqu'à la tranche des petits cartons; prenez un fil fort mais pas trop gros que vous passez entre les deux cartons, et serrez fortement de manière à retenir toutes les laines; ensuite vous déchirez les ronds en carte, vous peignez un peu la boule et vous l'égalisez avec des ciseaux.

Vous faites trois boules, en les plaçant à 2 centimètres de distance, et vous passez la laine dans le bord de la fanchon, à 10 centimètres à peu près de l'endroit où vous avez attaché la laine; puis recommencez trois boules et passez la laine dans le bord jusqu'à l'autre bout.

Vous garnissez la pointe des mêmes boules, seulement vous placez quatre boules entre chacun des points où la laine est arrêtée, et vous faites un second rang de garniture que vous commencez à 15 centimètres des bouts de la fanchon; vous arrêtez ce second rang de distance en distance, dans le milieu de l'intervalle du premier rang.

24 et 25, DABIA EN LAINE.

Prenez de la laine en 5 fils et tournez-la 270 ou 300 fois autour du moule, suivant la grosseur de la fleur que vous voulez faire; à chaque fois, croisez deux fils d'archal très-fins, comme nous l'avons indiqué pour l'églantine, n^o 22 à 24, au mois de juin. Ayez ensuite une laine de nuance différente, et réu-

nissez vos laines tournées en touffes de 3 brins, en faisant sur chaque touffe 2 ou 3 points en croix très-serrés. Prenez un bout de fil de fer pour la tige, courbez l'une des extrémités pour grossir le cœur de la fleur; roulez une laine verte autour de la tige pour la couvrir entièrement, puis, avec de la laine jaune, tournez autour du bout recourbé, en passant dans tous les sens, de manière à former une boule de la grosseur d'une petite noisette. Séparez vos touffes de 3 brins de laine qui sont sur le moule, en coupant la laine qui passe d'une touffe à l'autre; si vos points ont été fortement serrés ils resteront intacts, et les fils de fer croisés maintiendront l'autre côté. Pour terminer, tournez votre bande de petites touffes en spirale autour du cœur, en la réunissant au cœur par quelques points pris de distance en distance, avec la laine jaune, du côté des fils d'archal croisés; on commence à peu près au milieu du cœur, et on tourne en descendant vers la tige.

26, FOND en tricot.

Consultez le numéro de Février pour les différents termes employés dans le tricot.

Montez 15 mailles, ajoutez-en 8 pour chaque raccord en plus.

1^{er} RANG. — 1 maille sans tricoter — 1 maille simple — 1 passe — (2 mailles simples — 1 surjet double — 2 mailles simples — 1 passe — 1 maille simple — 1 passe). Répétez autant de fois que vous aurez de raccords, le dessin de 8 mailles compris dans la parenthèse, et terminez par : 2 mailles simples — 1 surjet simple — 1 maille simple.

2^e RANG. — 1 maille sans tricoter — toutes les autres à l'envers.

3^e RANG. — 1 maille sans tricoter — 2 mailles simples — 1 passe — (1 maille simple — 1 surjet double — 1 maille simple — 1 passe — 3 mailles simples — 1 passe). Terminez par : 1 maille simple — 1 surjet simple — 1 maille simple.

4^e RANG. — A l'envers.

5^e RANG. — 1 maille sans tricoter — 3 mailles simples — 1 passe (1 surjet double — 1 passe — 5 mailles simples — 1 passe) — 1 surjet simple — 1 maille simple.

6^e RANG. — A l'envers.

7^e RANG. — 1 maille sans tricoter — 1 surjet simple — 2 mailles simples — 1 passe — (1 maille simple — 1 passe — 2 mailles simples — 1 surjet double — 2 mailles simples — 1 passe) — 2 mailles simples.

8^e RANG. — A l'envers.

9^e RANG. — 1 maille sans tricoter — 1 surjet simple — 1 maille simple — 1 passe — (3 mailles simples — 1 passe — 1 maille simple — 1 surjet double — 1 maille simple — 1 passe) — 3 mailles simples.

10^e RANG. — A l'envers.

11^e RANG. — 1 maille simple — 1 surjet simple — 1 passe — (5 mailles simples — 1 passe — 1 surjet double — 1 passe) — 4 mailles simples.

12^e RANG. — A l'envers.

Retournez au 1^{er} rang.

27, BANDE.

Ce dessin peut servir pour jupon de couleur; il se fait en lacet sur une bande en étoffe unie, il en faut deux ou trois pour orner un jupon.

PLANCHE BLEUE

PREMIER CÔTÉ.

1, DESSUS DE BOÎTE. On peut changer le mot gants pour un chifre, si l'on destine le dessus de boîte à un autre usage.

2, BANDE.

3, DESSUS DE PELOTE. Ce dessin exécuté avec du coton plus gros, peut servir pour voile de fauteuil.

4, DENTELLE en biais, filet brodé ou crochet égyptien pour dessus de lit ou rideau.

5, BANDE.

6, CARRÉ, crochet ou filet brodé pour dessus d'édredon ou voile de fauteuil. Ces carrés peuvent être séparés par des carrés en crochet russe avec reliefs ou par des carrés en toile.

7, BANDE.

8, CARRÉ, crochet.

9, COIN pour petit rideau ou dessus d'édredon.

10, CARRÉ.

11, TABOURET de piano, pouff, ou pelote avec coton très-fin.

12, ENTRE-DEUX.

13, DENTELLE.

14, ENTRE-DEUX.

15, CARRÉ.

16 et 17, PETITS ENTRE-DEUX.

18, DESSUS de boîte.

19, TAIE D'OREILLER ou voile de fauteuil.

20, D, crochet ou filet brodé.

21 à 24 ENCADREMENTS.

DEUXIÈME CÔTÉ.

1, ENCADREMENT pour rideau, crochet ou filet brodé.

2, DENTELLE.

3, DESSUS de pelote.

4, FOND pour petit rideau, voile de fauteuil ou dessus d'édredon.

5, ENTRE-DEUX.

6, AUBE, tuile à mailles rondes, brodé en reprise.

Dessin de M. Simart, 64, rue Rambuteau, chez qui on se procurera les objets nécessaires pour l'exécution de ce travail.

ABAT-JOUR

Nos lectrices recevront avec ce numéro, la seconde moitié de l'abat-jour. Avant de réunir les deux parties avec de l'eau de gomme épaisse, on découpera le feston des deux côtés.

PLANCHE COLORIÉE

Porte-rigares et blague à tabac.

Ce dessin peut s'exécuter sur cuir, moire ou velours de toutes les nuances; la soutache et les perles sont indiquées par notre modèle; le dessin à carreaux du fond est en cordonnet, et les croix qui maintiennent les angles en cordonnet d'or.

GRAVURE DE MODES

Toilette de petit garçon. — Jupe en mohair, plissée et garnie d'un petit galon noir. — Veste pareille avec poches et revers de manches garnis de galons

et boutons noirs. — Chapeau en paille avec velours et aigrette.

Toilette de jeune femme. — Robe en foulard des Indes, ornée de ruches en taffetas, disposées en carreaux. — Corsage à pointes orné de ruches, ainsi que la jupe. — Sous-manches et col en mousseline et valenciennne. — Capote en tulle avec touffes de roses dessus et dessous.

Toilette de voyage. — Robe en mohair avec ourlet festonné dans le bas; on ajoute sous l'ourlet une bande unie, qui peut être mise de niveau avec le feston, ou dépasser de quelques centimètres. — Collet festonné comme la jupe, en cordonnet noir. — Chapeau en paille orné de velours. — Col en toile et sous-manches en organdi avec poignets en toile.

ÉPHÉMÉRIDES

20 AOUT 1785. — MORT DU SCULPTEUR PIGALLE.

Il était fils d'un menuisier. Ses statues et ses monuments les plus célèbres sont : une statue de *Mercur*, la *Vierge* des Invalides; le *Silence*; le groupe de *l'Amour* et de *l'Amitié*; le tombeau du maréchal de

Saxe, le tombeau du duc d'Harcourt, etc. Il était d'un caractère modeste : on le vit refuser l'ordre de Saint-Michel, parce que Bouchardon et Lemoine n'en étaient pas encore décorés.

Mosaïque

Il en est des premières impressions de l'âme, le matin, comme de celles de la jeunesse : celles-ci décident de la vie, celles-là de la journée tout entière.

BERNARD OVERBERG.

Nous ne devons lire que pour nous apprendre à penser.

GIBBON.

Qui désobéit au gouvernail, à l'écueil obéira.

Proverbe breton.

Mot de l'Énigme de Juillet : CONQUE.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUILLET : En tout il faut considérer la fin.

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.



A. Nargue del. d'après Le Tintoret

Nargue sc.

CATARINA CORNARA

Journal des Dames et des

5^e année, N^o VII, Juillet 1863

Voltaire et Rousseau, Paris, chez P. L. J. A. Paris

